

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

N° 4 — AVRIL 1896

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : **1 fr.**

PARIS

BUREAUX : 12, RUE DU SOMMERARD
(PRÈS LE MUSÉE DE CLUNY)

Réserve de tous droits.

TABLE DES MATIÈRES DU N° 4.

Réflexions philosophiques	193
Apparitions de caractère spirite indiscutable	201
Un cas de changement de personnalité	208
Manifestations médianimiques spontanées	220
Jeanne d'Arc et le Spiritisme moderne	226
Animisme et Spiritisme	228
Un pressentiment vérifié	231
Francis Schlatter	234
Recette contre tristesses et mélancolies	235
Le drapeau noir	236
Les voix du tombeau (poésie)	250
Nécrologie : MM. Auguste Germain Catala. — Lycurgue Kina	251
Les perplexités d'un médium consciencieux	252
Le problème du mal	252
Dictionnaire encyclopédique universel illustré	253
Un avertissement inattendu	254
Bulletin des sommaires	255

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard.

Tous les jeudis, de 1 heure à 6 heures, M. Leymarie recevra les visiteurs.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8. broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 37 premières années, 1858 à 1894, prises séparément, 5 fr. le volume, port payé. La collection complète, 37 volumes, 150 francs port payé. — 38^e année, 1895, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 3 fr. 50 par volume.* Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

AVIS. — Prière à nos abonnés de bien vouloir régler leur abonnement pour l'année 1896 en un mandat-poste ou chèque à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard, afin d'éviter des frais de correspondance et de recouvrements.

Aux personnes qui désirent obtenir l'écriture directe, nous recommandons l'emploi de la **Planchette à médium** à l'aide de laquelle, avec un peu de persévérance, chacun peut obtenir des communications plus promptement que par la typtologie. Son usage est des plus simples et sur un groupe de cinq ou six personnes, il est bien rare que l'une d'elles ne devienne médium écrivain en peu de temps. — Prix de cette planchette en acajou : 5 fr. port payé.

ANIMISME ET SPIRITISME

Volume in-8° illustré, de 700 pages sur papier de luxe,

Par **Alexandre AKSAKOF**

Conseiller d'Etat de Sa Majesté l'Empereur de Russie.

Traduction de B. SANDOW (Prix : 10 francs.)

ORIGINE DE L'HOMME

* Par **G. PALAZZI** (Prix : 1 franc).

Les Perplexités d'un Médium consciencieux

Par **Daniel METZGER** (Prix : 0 fr. 25).

Nous offrons aux abonnés de la *Revue spirite*, **LES FLEURS**, poésies spiritualistes de L.-G. GAUNY ; volume de 175 pages sur papier teinté et de luxe ; très beau portrait de l'auteur. Envoyer 0 fr. 50 en timbres-poste pour le recevoir franco.

AUTOCOPISTE

A Imprimez vous-même écriture, dessins, musique, Photographie. Indispensable aux commerçants, Officiers ministériels, etc. Spécimen franco. J. DUBOULOZ, 9, Boulevard Poissonnière, Paris. GRAND PRIX. Lyon 1894. Bordeaux, Paris, Amsterdam 1895. Membre du Jury.

Tirages d'Art Photographiques à Façon.

LIQUEURS VENDUES AU PROFIT DE L'ORPHELINAT D'ANDILLON

MARQUES RECOMMANDÉES.

L'ANDILLONNAISE, la reine des liqueurs de table, très agréable, digestive, hygiénique, le litre.....	3 fr. 75
LA CHATELAINE, anisette triple supérieure.....	3 fr. 75
LA FINE MOUCHE, absinthe blanche supérieure, distillation des sommités fleuries d'absinthe.....	3 fr. 25
ABSINTHE THOUARD, absinthe verte, marque recommandée.....	3 fr. 25
LE DARTAGNAN, apéritif au vin de Sauterne.....	2 fr. 25
KIRSCH DE LA FORÊT DU MONT, distillation des plus soignées de fruits récoltés dans la propriété.....	4 fr. »
CASSIS DE BELLEVUE, marque recommandée, fabrication spéciale.....	3 fr. 25
LE RÉGÉNÉRATEUR, au vin de Sauterne. Le plus fortifiant et reconstituant trouvé jusqu'ici.....	3 fr. 25
LE RÉGÉNÉRATEUR, au vin de Malaga, du célèbre D ^r GUILLOMARD, reconstituant unique en son genre, recommandé aux estomacs faibles, anémiques.....	3 fr. 75
LA CHATELAINE, eau de toilette unique et très recommandée : 1 flacon, 4 fr. 1/4 de litre, 6 fr. ; 1/2 litre, 11 fr. ; le litre, 20 fr.	

S'adresser à M. THOUARD, propriétaire au château d'Andillon, près Blois, Loir-et-Cher. On expédie des caisses à partir de 6 litres, contre un mandat de 25 francs, franco d'emballage, de port, et de tous droits de régie pour la province ; pour Paris droits en plus.

Groupe de M^{me} PÉRIQUET, tous les **Vendredis**, à 2 h., 8, rue du Lion-Saint-Paul.

Un de nos Frères en croyance, M. C. Kina, comptable, cité ouvrière, rue Paradis, chambre 169, à Marseille, demande à faire des copies dans n'importe quel genre, à des prix très modérés ; il se charge aussi de faire des recherches historiques et scientifiques et de les faire parvenir par la poste aux destinataires (prix convenus à l'avance).

LES MESSIES ESSÉNIENS du I^{er} et du XV^e siècle, publiés par René GIRARD et Marius GARREDI. Révélation précieuse sur la mort [de Jésus, et sur les Missions de Jeanne d'Arc continuées par ses disciples jusqu'à nos jours. LES MESSIES ESSÉNIENS sont l'évangile des peuples et du spiritisme dûment documentés par les faits historiques les plus curieux (1 vol. in-18 de plus de 400 pages, 3 fr. 50).

L'Etoile de Kervenn. *Révélation en trois actes*, suivies d'un épilogue au XX^e siècle !... Récit des plus dramatiques qui donne la solution du problème de la vie !! Par René GIRARD. 1 fr.

M^{me} BOUTMY, traite les malades par le magnétisme et sans médicaments ; Chutes, Accidents quelconques, Entorses, Foulures, etc. Se rend à domicile. 20, rue Geoffroy-Lasnier. — Paris.

Nous recommandons, de CAHAGNET, *La Magie magnétique* (7 fr.), et le *Guide du Magnétiseur* (1 fr.).

Catéchisme français, réimpression d'un document rare de l'An V de la République. — Principes de Philosophie, de Morale et de Politique républicaine à l'usage des Ecoles primaires. 0 fr. 50

Feuilles de l'arbre de la vie, courtes réflexions sur la vie présente et future, d'après les écrits non recueillis de l'auteur de *d'Outre-tombe*, *d'Âme à âme* et du *Chapelet d'amarantes*, traduit de l'anglais, par B. SANDOW. 1 fr.

QUESTIONS RELIGIEUSES ET SOCIALES

MAMAN L'ÉGLISE ET PAPA L'ÉTAT

Par le Comte de SAINT-BON-SENS

Ouvrage intéressant et utile à lire; grand in-8° de 550 pages, un exemplaire.. 6 fr.

OCCASION

GUYON (Mme J.-M. de la Mothe). Œuvres complètes, publiées par Saint-Martin et Du Toit-Mambrini, Paris 1790. 35 vol. in-8 et 3 vol. in-12..... 70 fr.

Se compose de la Sainte Bible, 20 vol. — Opuscules spirituels, 2 vol. — Justification de la doctrine, 3 vol. — Poésies et cantiques spirituels, 4 vol. — L'âme amante de son Dieu, 1 vol. — Lettres chrétiennes et spirituelles, 5 vol. — La vie de Mme Guyon, 3 vol.) Se vendent séparément :

- La Ste Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure, 20 vol. in-8..... 30 fr.
- Discours chrétiens et spirituels, 2 vol. in-8..... 3 fr.
- La vie de Mme Guyon, écrite par elle-même, 3 vol..... 6 fr.
- Lettres chrétiennes et spirituelles, 5 forts vol. in-12..... 7 fr. 50
- L'âme amante de son Dieu, in-8, planches..... 1 fr. 25
- Poésies et cantiques spirituels, 4 vol. in-8..... 6 fr.

Volumes épuisés

- A. BELLEMARE. — Spirite et Chrétien, relié (épuisé)..... 6 fr.
- A. DUNEAU. — Mes causeries avec les Esprits, relié (épuisé)..... 6 fr.
- BOURDIN. — La Médiumnité au verre d'eau (ouvrage épuisé). — La Consolée.
 - Les Esprits professeurs. Les trois volumes reliés en un seul.... 12 fr.
 - La Médiumnité au verre d'eau, broché..... 5 fr.
 - (Il reste deux exemplaires de la Médiumnité au verre d'eau.)
- PEZZANI. — Pluralité des existences de l'âme, relié (rare)..... 7 fr.
- — — — — broché..... 6 fr.
- CAHAGNET. — Encyclopédie magnétique. Les sept volumes réunis en trois volumes, reliés (très rare)..... 20 fr.
- PAPUS. — Traité méthodique des Sciences occultes et la Kaballe, réunis en un seul volume, relié. Le premier de 1092 pages avec nombreuses figures et planches dans le texte. Le deuxième de 188 pages avec 20 figures et 2 planches..... 20 fr.
- Vie de Jeanne d'Arc dictée par elle-même à Ermance Dufaux..... 6 fr.
- L'esprit de la Gaule, par JEAN RAYNAUD..... 7 fr.
- Lectures variées, par JEAN RAYNAUD..... 7 fr.
- MARION, Magistrat, Du spiritisme au point de vue de la grandeur de Dieu.... 3 fr.
- Le doute, par RAPHAEL, relié..... 12 fr.
- L'esprit consolateur, par l'abbé MARCHAL, relié..... 12 fr.
- DELEUZE. Instruction pratique sur le magnétisme animal, relié..... 8 fr.
- — — — — Le même, broché..... 6 fr.
- BARTHÉLÉMY SAINT-HILAIRE. Mahomet et la Coran (rare)..... 10 fr.
- Dictionnaire infernal, par COLLIN DE PLANCY, édition de 1818, vieille reliure... 20 fr.
- D^r GOUAT. Etudes et séances spirites, morale, philosophie, médecine psychologie (rare)..... 6 fr.
- DANIEL DUNGLAS HOME. Révélations sur ma vie surnaturelle..... 10 fr.



39^e ANNÉE.

N^o 4.

1^{er} AVRIL 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

(Suite), voir la *Revue* de mars 1896.

MAL MORAL

Le péché, ou mal moral, préoccupe surtout les théologiens ; ils ne comprennent pas que Dieu, si ennemi du péché, puisqu'il a livré son fils à une mort ignominieuse pour en libérer l'humanité, puisse avoir créé et laisse subsister un monde aussi rempli d'iniquités, ce qui paraît contradictoire à sa prévoyance et à sa sainteté.

C'est un mystère pour la théodicée, et non pour le spiritisme qui résout rationnellement la question.

Dieu n'a pas créé l'homme parfait, dit l'Eglise, mais simple, peccable et perfectible ; il n'est point surpris de lui voir commettre des fautes, il s'y attend ; il n'en est pas plus affligé que le sont de bons parents en voyant leurs jeunes enfants commettre des actes que leur âge excuse, sachant bien que des réprimandes ou corrections leur sont nécessaires pour les maintenir en bonne voie ; ils ont soin de les proportionner à la gravité de leurs fautes.

Tout indique que Dieu agit de même avec les humains ; mais il a sur les parents l'immense avantage de la toute-puissance, d'un temps illimité, et

de n'être jamais atteint par les attaques ou les vices des plus mauvaises gens ; il a ainsi l'indépendance et tous les moyens de les corriger.

Nous ferons remarquer la supériorité du spiritisme sur la philosophie chrétienne ; il a bien encore des points obscurs, mais il est toujours rationnel et ne se heurte à aucune contradiction, ce qui prouve qu'il est vrai et qu'il doit être notre guide.

La théologie, au contraire, se heurte constamment à des absurdités et à des contradictions ; ne pouvant les résoudre, elle se borne à les couvrir d'un voile mystérieux ; mal renseignée, il lui est impossible de connaître le fond des questions métaphysiques et on peut dire, que hors la morale elle est généralement dans le faux en métaphysique.

La théodicée considère la loi morale révélée par la conscience comme émanant de Dieu ; mais pour qu'elle produise tous ses bons effets, elle doit être soutenue par une religion qui nous fasse obéir à Dieu et lui ressembler par un culte à la fois intérieur, extérieur et public.

Le spiritisme, rationnellement métaphysique, est l'hommage que l'homme rend au principe de toutes choses avec les facultés de son âme ; la méditation amène le spirite à connaître Dieu, sa sensibilité à l'aimer, sa volonté à lui obéir.

Le besoin constant que nous avons de l'éternelle vérité, prouve que nous lui devons nos intimes pensées ; elle ne demande pas à être adorée, dans telle ou telle position du corps, mais en esprit et en vérité.

Tout sentiment qui reste enseveli dans la conscience, s'évanouit bientôt s'il ne prend pas une forme sensible par les actes extérieurs du langage et des symboles.

Mais ces signes n'ont de la valeur que par la pensée qui les anime ; dépouillés du sentiment religieux qui les vivifie, ils ne sont plus que des actes matériels et superstitieux.

Le culte public repose sur ce principe, que le sentiment religieux est essentiellement sociable ; il aspire à se connaître, à former une société religieuse bien d'accord pour établir la meilleure base de fraternité et de solidarité humaines.

Dieu raison-mouvement a fait les hommes pour vivre en société ; il faut que cette société soit une communication extérieure de leur culte, qui par des signes sensibles les relie dans une même famille, comme enfants du même père. Le mot religion l'indique.

Dans ce but il est nécessaire qu'ils puissent s'édifier, s'instruire, se corriger, s'exhorter et s'encourager réciproquement dans l'esprit religieux. Les cérémonies publiques ne sont pas l'essentiel d'une religion, laquelle consiste

dans les vertus, mais elles forment pour ainsi dire le cadre de sa doctrine.

Quant à la prière qui est l'élévation de l'âme à Dieu, toutes les religions admettent son efficacité ; dans les souffrances et les misères de la vie, l'homme y trouve force et consolation, mais il doit surtout demander les biens spirituels que Dieu ne refuse pas aux gens de bonne volonté, plutôt que les biens terrestres dont la concession pourrait ne pas entrer dans ses plans.

L'Évangile et la théodicée enseignant que les rapports de l'homme avec Dieu sont directs, ne mentionnent aucun intermédiaire, ces rapports abstraits émanent toujours de l'homme et restent toujours sans réponse, de telle sorte qu'on ne sait pas si Dieu les agréé ; il faut que les fidèles aient une foi bien vive pour avoir réellement le goût de la prière, et comme de nos jours la foi faiblit, beaucoup d'hommes ne conservent, par convenance et par habitude, que les formes extérieures de la religion.

Certains chrétiens fervents croient entrer en rapport intime avec Dieu par la contemplation et en recevoir directement des avis.

Les phénomènes du spiritisme et du magnétisme nous apprennent que nous pouvons facilement correspondre avec les esprits, mais ils ne nous disent rien sur les rapports intimes que nous pouvons avoir avec Dieu.

Il est probable que ces chrétiens contemplatifs éprouvent l'effet d'une illusion dans cet état voisin du magnétisme et de l'extase ; ils sont dominés par une idée fixe qu'ils prennent pour un avis divin, mais qui peut n'être qu'un simple écho de leur intelligence.

Ou bien, dans cet état, leurs facultés sont modifiées comme dans le sommeil ordinaire, où la volonté est paralysée, la sensibilité et le jugement très affaiblis, où l'imagination fonctionne sans direction ; ainsi dans la contemplation, comme dans le sommeil, l'intelligence incomplète et troublée accepterait passivement comme vraies les inventions de l'imagination surexcitée.

Le spiritisme a un immense avantage sur les religions, qui toutes reposent sur des bases abstraites et peu solides, et sur des faits anciens, surnaturels et invraisemblables. Les intéressants phénomènes spirites, indéfiniment renouvelables, n'ont rien de surnaturel ; ils nous apprennent que nous sommes juges et responsables de nos actions, que nos guides suivent nos pensées, qu'ils peuvent nous inspirer dans certains cas, et que parties intégrantes de Dieu substance universelle et infinie, rien n'est trop élevé pour entrer en relation réciproque et dialoguée avec nous.

Ce rôle est réservé principalement, aux Esprits plus à notre portée et chargés de nous instruire. Leur morale concorde avec celle de J.-C. pour prêcher la justice dans la charité, la fraternité, la solidarité et tous les actes

qui s'y rattachent ; leurs doctrines ne préconisent ni la contemplation, ni l'extase, ni les longues prières, mais au contraire le bien pratique, base de la morale.

On remarquera que les communications spirites s'appuient souvent sur l'Evangile, mais jamais sur l'église romaine, ce qui prouve qu'elles n'estiment pas sa discipline et ses dogmes d'origine humaine.

Quant aux dissidences qui existent entre le spiritisme et le christianisme, au sujet des principaux dogmes religieux, cela paraît provenir de ce que l'humanité actuelle est assez éclairée pour connaître la vérité sur sa destinée.

IMMORTALITÉ DE L'ÂME

Pour la démontrer, la *théodizée* ne peut donner que des preuves abstraites, plus ou moins rationnelles, mais généralement hypothétiques et peu précises.

Elle dit, que la substance de l'âme est simple, que par conséquent elle doit échapper à la décomposition et être immortelle.

Ce raisonnement manque de preuves ; car, qui est-ce qui prouve que l'âme n'est pas un composé, et que les substances simples ne sont pas altérables ? Ainsi, le fer et plusieurs corps simples sont facilement oxydés, tandis que beaucoup de corps composés, l'eau, le bronze, la fonte et certains sels sont très stables et résistent énergiquement à la décomposition.

Le spiritisme a l'avantage de n'avoir pas besoin d'explications diffuses et hypothétiques ; renseigné par les esprits il va droit au but.

Il nous dit que la substance de l'esprit est un état actif essentiellement distinct de l'état passif de la matière, qu'elle est le principe intelligent et infini ; la nature intime de sa substance ne peut pas encore être rationnellement comprise des humains.

L'esprit est un germe émané de Dieu, il a le pouvoir et la vertu immanente d'attirer à soi les éléments fluidiques qui doivent le compléter ; il s'individualise dans la substance neutre et aromale également émanée de Dieu, il y forme son péricprit qui le délimite ; il devient alors *être distinct, immortel*, formé d'un esprit et d'un péricprit, ayant conscience de lui-même et de son avenir, ce qui le différencie des animaux qui ne conçoivent que la satisfaction présente de leurs appétits.

Il est instruit par des esprits plus éclairés que lui, appliqués à des actes qui doivent développer ses facultés et le préparer à l'incarnation ; son péricprit s'épure à mesure qu'il progresse ; il s'épaissit s'il dégénère, ce qui déterminera sa position en hausse ou en baisse dans les diverses phases de son existence ; le péricprit est l'intermédiaire qui relie l'esprit au corps pendant les incarnations.

Selon quelques esprits, la matière neutre serait la condensation de l'arôme divin ; selon d'autres elle proviendrait de la condensation du fluide universel et non intelligent, source de tous les fluides passifs ; ce sont les principaux agents plastiques du Créateur.

Dans ces questions transcendantes, les esprits ne sont pas toujours bien d'accord et bien précis, ils parlent selon leur intellectualité ; malgré cela, leur métaphysique est dans son ensemble basée sur le bon sens et de meilleures preuves, beaucoup plus faciles à saisir que les démonstrations diffuses et hypothétiques de la théodicée.

Or, cette science de la théodicée n'ayant aucune preuve directe de la vie future, ne peut la démontrer que d'une manière indirecte, comme étant la sanction nécessaire de la vie morale qui ne peut être qu'une préparation à la vie éternelle. Dieu, dit-elle, nous a certainement créés pour être heureux, nous devons par notre bonne conduite en cette vie obtenir le bonheur éternel dans l'autre.

Le spiritisme nous donne des renseignements plus sûrs et plus précis sur la vie d'outre-tombe. Mais il y a une importante question sur laquelle les esprits ne sont pas d'accord, les réincarnations ; la majorité les admet, une forte minorité les nie. Examinons cette question.

Les réincarnations sont des transformations qui introduisent des crises plus ou moins fortes chez des êtres qui les éprouvent, comme cela se voit chez les animaux sujets aux métamorphoses : les transformations politiques et religieuses sont des crises généralement accompagnées de troubles.

Les esprits ont à subir deux importantes transformations : l'incarnation et la désincarnation, crises accompagnées de troubles profonds, pendant lesquels, les esprits perdent la mémoire et la conscience d'eux-mêmes, principalement dans l'incarnation, où la crise est bien plus longue et plus forte.

Il en résulte que les esprits ayant oublié les détails de leurs incarnations, n'en parlent pas avec précision et accord. Certaines traditions des anciens, quelques passages des écritures et l'ensemble de la doctrine spirite militent en faveur des réincarnations.

La Théodicée dit que Dieu a tiré l'âme humaine, la matière et toutes ses créations, directement du néant ; tandis que le spiritisme nous dit que l'esprit humain émane directement de la substance active et divine, qu'il tire le périsprit et la matière de son arôme ou du fluide universel neutre et inintelligent dont tous les atomes sont plongés en lui ; donc ils émanent de lui, l'ordre et la raison même, ces agents plastiques des créations divines secondaires.

On a accusé ce système de panthéisme, c'est à tort, car dans le pan-

théisme, toutes les créatures sont parties intégrantes de la divinité qui n'a eu aucun rapport religieux et direct avec l'humanité; tandis que d'après le spiritisme, toutes les créatures sont contenues dans l'infinité divine qui peut exister sans elles, et lesquelles n'en sont que des émanations finies; or, tout ce qui est fini, ne fait pas partie intégrante de Dieu.

En outre, le spiritisme admet les plus grands rapports entre les hommes et Dieu et les esprits.

Les idées de la théodicée sur l'immortalité de l'âme et la vie future, sont généralement basées sur la raison, mais presque toujours hypothétiques à cause de leur manque de renseignements; c'est pour cela que la théodicée a été une spéculation sans grand effet sur la morale et n'a pu servir de base à une religion.

Les peuples ont de tout temps accepté facilement les religions que de puissants corps sacerdotaux leurs ont imposées comme leur ayant été révélées. Les miracles, les faits invraisemblables, les mystères les plus absurdes en facilitaient même l'acceptation de la part de populations avides de fictions et de merveilleux.

De toutes les religions, aucune ne s'est montrée aussi absolue, et aussi exclusive, que l'Eglise romaine qui a toujours cherché à gouverner par le temporel autant que par le spirituel; aucune n'a employé une discipline et un code aussi sévères et ne poursuit autant la pensée dans ses plus intimes profondeurs; aucune n'a employé une argumentation aussi habile et aussi subtile pour soutenir sa doctrine vulnérable; enfin aucune n'a eu une organisation aussi forte.

La théologie catholique est très compliquée; elle contient d'abord un long code, ou casuistique qui énumère les innombrables cas de péchés que l'on peut commettre par paroles, pensées, actions et omissions, plus leur pénalité dans la vie future.

Cette complexité de cas plus ou moins graves est évidemment établie pour rendre nécessaire la confession, qui seule peut les remettre, ce qui fortifie considérablement le despotisme de l'Eglise.

La théologie contient en outre une savante et habile argumentation, pour démontrer la vérité de sa doctrine, ses pouvoirs et sa prétendue infailibilité qu'elle affirme tenir de Dieu.

Ordinairement les sciences et les doctrines établissent autant que possible leurs bases sur des axiômes ou des vérités incontestables. Mais la doctrine catholique n'a pas cette ressource, ses apologistes voilent son manque de base avec beaucoup d'habileté; d'abord ils se gardent bien de mentionner les principales objections qu'on peut lui faire, espérant qu'on n'y songera pas, ce qui en effet arrive plus souvent qu'on ne pourrait le croire.

Alors ils se créent des adversaires de fantaisie, à qui ils prêtent les objections qu'ils peuvent facilement réfuter, ce qu'ils font avec éclat et une satisfaction triomphante.

Le vulgaire catholique, peu éclairé ou docile à l'Eglise, ajoute foi à ces démonstrations captieuses où les objections embarrassantes ont été éludées adroitement.

Mais lorsqu'ils ne peuvent pas éluder les questions embarrassantes, les apologistes présentent leur solution avec assurance et autorité, renvoyant à plus tard leur démonstration, se réservant de l'appuyer sur l'ensemble de la doctrine, ou sur d'autres assertions qu'ils ne démontreront pas mieux, mais qu'ils appuieront sur les premières, *comme si elles avaient été bien démontrées*.

Le bon public, peu habitué à ces habiles arguties, les accepte comme la vérité, ne voyant pas leurs fréquentes pétitions de principe, et l'adresse avec laquelle les apologistes savent esquiver les démonstrations embarrassantes. Ces derniers ressemblent à un architecte qui construirait un édifice très élevé, sur des bases très fragiles, et qui voudrait justifier son système en disant : Je consoliderai plus tard les bases de mon édifice, en les appuyant sur *l'ensemble du monument, et sur son sommet*.

Qu'on examine attentivement leurs démonstrations, on verra qu'on a affaire à d'habiles avocats, entièrement préoccupés du soin de faire triompher leur cause, et nullement de faire prévaloir la vérité. On y trouve plus d'artifice et de subtilité que de droiture.

CONCLUSION

Nous avons tâché de démontrer que le spiritisme était la révélation de la philosophie et de la religion de l'avenir, ce qui nous engage à le soutenir et à le propager. Mais il doit combattre deux principaux adversaires : le matérialisme néantiste uni au scepticisme, et le cléricalisme.

Les deux premiers, presque toujours unis, ne sont pas des adversaires aussi redoutables que beaucoup de spirites paraissent le croire ; ils n'ont d'abord aucun corps de doctrine, la négation et le doute sont leurs seules forces : ils ont beaucoup plus d'inertie que d'activité, et ne sont point naturels à l'esprit humain qui recherche la vérité et aime l'activité qui mène au progrès.

Les matérialistes néantistes et les sceptiques ne constituent pas une société compacte et forte reliée par des croyances communes, mais une société de grains de sable, sans aucune cohésion, sans force et sans vertu dont les membres dépourvus d'initiative et d'énergie, n'ont guère pour arme que le ridicule qu'ils déversent sur leurs adversaires.

Cette doctrine qui convient aux viveurs, aux riches égoïstes, est peu goûtée du genre humain en masse, qui voit très bien la fausse direction qu'elle donne à la société, en faisant prédominer la morale de l'intérêt et de l'égoïsme, en ne donnant aucune satisfaction aux instincts de la conscience.

Aussi, au bout d'un certain temps, les populations voyant ses mauvais résultats, l'abandonnent et cherchent instinctivement leur salut dans quelque nouvelle religion ou doctrine appropriée aux tendances morales ou religieuses de l'époque.

C'est le cas du spiritisme, qui arrive comme le christianisme, dans un monde vieilli, dégoûté de tout, disposé à accepter ce qui lui offrira quelque chance de salut.

Ce monde sans cohésion est vulnérable ; il n'est pas très difficile d'y pénétrer, en attaquant le doute et le scepticisme, à l'aide de la doctrine spirite démontrée par ses intéressants phénomènes qui donnent au genre humain d'utiles renseignements sur sa destinée et sur sa vie future.

(A suivre.)

P.-G. LEYMARIE.





APPARITIONS DE CARACTÈRE SPIRITIQUE INDISCUTABLE

Nous empruntons à la *Rivista di studi psichici* (février 1896) un cas d'apparition extrêmement remarquable, extrait du savant mémoire de Myers sur la rétrocognition et la précognition (*Proceedings of the Soc. Psych. Rev.*), vol. XI, p. 567 et suiv.), et qui ne saurait être expliqué par l'action télépathique comme tant d'autres qui se trouvent sur la frontière de la télépathie et du spiritisme. Malheureusement il s'agit de détails d'un caractère tellement intime que bien des particularités, les plus importantes peut-être n'ont pu être publiées. Mais si le lecteur est privé par là de détails intéressants, le fait, dans ses lignes générales, garde le caractère de la plus grande évidence.

Bien que toute l'histoire semble n'être qu'un épisode d'un roman fantastique, la vérité en est prouvée par l'enquête minutieuse faite par Myers, par le marquis de Bute et par Lang, l'ethnographe, le sociologue et folkloriste anglais bien connu, l'auteur d'ouvrages d'une extrême importance dont l'un intitulé : *Mythes, cultes, et religions*, se trouve traduit en français, dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. Ces savants ont recueilli tous les témoignages nécessaires pour faire la preuve des faits et ont même été autorisés à consulter les documents qui n'ont pu être livrés à la publicité :

Voici donc succinctement la relation des faits d'après les témoignages recueillis, avec cette restriction que les noms des personnes et celui du village ont été intentionnellement altérés.

« Mme Claughton se trouvait en 1893 en visite chez M. Buckley, dans une maison située non loin de Londres et dans laquelle des phénomènes de hantise s'étaient produits par intervalles. On y entendait des bruits de pas et de voix humaine, sans qu'on sût à qui les attribuer ; plusieurs fois des

personnes avaient été aspergées d'eau et avaient senti des souffles, et cependant on ne pouvait découvrir aucune cause animée ou inanimée de ces phénomènes.

Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1893, Mme Claughton fut réveillée par un souffle et vit près de son lit, à la lumière d'une bougie qu'elle avait laissée brûler, une dame vêtue de blanc et entièrement inconnue d'elle qui l'invita à la suivre. Elle obéit et lorsqu'elles furent arrivées dans la pièce contiguë, le fantôme disparut en lui disant : « à demain ».

« Jusque là, rien ne prouvait qu'il s'agit d'autre chose que d'une hallucination subjective que pouvait avoir provoquée la pensée de phénomènes inexplicables qui se passaient dans la maison. Mais un enfant de Mme Claughton, qui couchait dans la même chambre que sa mère, avait également vu l'apparition et demanda à sa mère qui était cette dame en blanc.

« Le matin Mme Claughton raconta ce qui s'était passé à ses hôtes ; comme ceux-ci n'habitaient la maison que depuis peu d'années, ils lui conseillèrent de s'adresser au Dr Ferrier (un pseudonyme) bien informé de l'histoire des personnes qui avaient habité la maison précédemment et capable de lui donner des éclaircissements sur l'incident. Celui-ci, d'après la description du fantôme, reconnut en lui une certaine Mme Blackburn, morte dans la maison en 1878.

« La nuit suivante, malgré le conseil contraire qui lui fut donné, Mme Claughton tint à dormir dans la même chambre pour voir si la chose aurait réellement une suite. Elle se réveilla de nouveau dans la nuit et vit près de son lit la même figure que la nuit précédente; celle-ci d'un air agité, la pria de l'écouter, lui raconta divers faits la priant de se charger d'une certaine mission. Mme Claughton stupéfiée se demanda tout haut si elle rêvait, à quoi l'apparition répondit : « Si vous doutez, et pour vous donner une preuve que vous ne rêvez pas, je vous dirai que je me suis mariée dans l'Inde le, date qu'il vous sera facile de vérifier ». Puis Mme Claughton vit surgir à côté du premier fantôme un second, un homme qui lui était également inconnu, et qui, prenant part à la conversation, lui dit qu'il s'appellait Georges Howard et qu'il avait été enterré dans le cimetière de Meresby (village inconnu à la percipiente) et comme preuve de son identité, lui communiqua la date de son mariage et de sa mort. Il lui parla en outre d'un certain Richard Hart, inhumé dans le même cimetière, d'une fille à lui qui habitait le même pays, et d'un certain Francis, autre personne impliquée dans des événements dont il lui fit le récit, en lui faisant promettre qu'elle garderait le secret.

« Il la pria en outre de bien vouloir se rendre à Meresby pour s'acquitter d'une mission délicate et difficile, mais ne lui fournit pas immédiatement

toutes les instructions nécessaires ; il lui donna rendez-vous pour lui communiquer le reste, 1 h. 15 de la nuit, dans l'église du village, sur la tombe de Richard Hart.

« Pour triompher de la répugnance que Mme Claughton ne devait manquer d'avoir à se charger d'une mission si extravagante et pour mieux la convaincre que tout cela n'était pas un jeu de sa fantaisie, le fantôme de Georges Howard, outre les informations qu'il lui avait données sur lui-même, lui en donna d'autres sur des choses qu'elle ignorait complètement et qu'elle ne pouvait prévoir, mais dont elle put constater la vérité dans le cours de ses démarches. Il lui dit entre autres, qu'en arrivant à Meresby on ne lui demanderait pas son ticket de chemin de fer, contrairement à la règle et qu'elle trouverait le pays en fête pour une foire ; qu'elle serait aidée dans ses démarches par un certain Joseph Wright dont il lui donna le signalement, et qui le reconnaîtrait, lui, le fantôme, par la description qu'elle lui en ferait ; il ajouta qu'elle trouverait sur sa tombe des roses blanches, lui donna en outre l'âge qu'avait R. Hart au moment de mourir et l'engagea à consulter les registres paroissiens du village avant d'accomplir sa mission, pour vérifier l'exactitude des dates.

« Il l'informa ensuite que la dame, chez laquelle elle logerait, lui parlerait de son propre fils inhumé dans le même cimetière. Comme, pour accomplir sa tâche, elle devait se rendre auprès de la fille de George Howard (le fantôme), celui-ci la prévint qu'elle trouverait une ressemblance physique entre elle et lui et que sa fille reconnaîtrait vite son père par la description que Mme Claughton lui ferait de l'apparition. Enfin, il lui donna des indications topographiques de nature à faciliter ses démarches dans le village.

« A ce moment de la conversation la percipiente vit une troisième figure qui lui donna simplement son nom (ce nom doit rester secret) et se montra en proie à une grande agitation. Peu après tout disparut et Mme Claughton eut à peine le temps d'appuyer sur le timbre électrique et s'évanouit ; ses hôtes arrivèrent vivement, la déshabillèrent et la couchèrent dans son lit.

Le lendemain Mme Claughton fit appeler de nouveau le Dr Ferrier qui confirma l'exactitude de la date du mariage de Mme Blackburn. Quand au village de Meresby elle se rendit au bureau de poste et constata qu'il existait effectivement une petite localité de ce nom à 4 ou 5 lieues de Londres. Voyant que jusqu'alors tous les renseignements obtenus étaient exacts, Mme Claughton, de plus en plus convaincue que tout cela n'était pas un jeu de son imagination, mais qu'il s'agissait d'événements réels qui rendaient vraiment nécessaire son intervention, retourna le plus vite possible à Londres pour de là se rendre à Meresby et accomplir fidèlement sa mission.

« Elle arriva à Londres dans la soirée et la nuit suivante rêva qu'elle se trouvait à Meresby vers le soir et qu'elle avait beaucoup à courir pour se loger. Elle rêva en outre, et sa fille aînée eût le même rêve, qu'elle ne réussirait pas si elle n'entreprenait pas seule son voyage.

« Il faut encore noter que cette même nuit la gouvernante de Mme Claughton entendit, principalement dans sa chambre, des bruits de pas, des gémissements et d'autres bruits inexplicables, chose qui n'était jamais arrivée dans la maison.

« Le lendemain Mme Claughton partit pour Meresby. Là, comme on le lui avait prédit, personne ne lui réclama son billet et comme le lui avait laissé pressentir son rêve, elle dut beaucoup courir pour trouver à se loger et elle trouva son gîte précisément chez le nommé Joseph Wright, qui, d'après le dire du fantôme, devait l'aider pour ses démarches. Il en fut ainsi. Effectivement personne ne pouvait la seconder mieux, car Mme Claughton, sans le savoir, était venue loger précisément chez le secrétaire de la paroisse. Le signalement de Joseph Wright répondait exactement à celui qui lui avait été donné, et lui-même reconnut immédiatement George Howard à la description que lui en fit Mme Claughton, comme cela lui avait été prédit. Mme Claughton consulta les registres de la paroisse et constata que les dates du mariage et du décès de Georges Howard coïncidaient exactement avec celles qui lui avaient été communiquées ; elle vérifia de même que Richard Hart avait existé réellement et que la date de sa mort et son âge étaient conformes à ce que lui avait dit le fantôme de G. Howard.

« La fille de G. Howard et le nommé Francis existaient de même ; aux endroits indiqués se trouvaient les tombes de Richard Hart et de George Howard, et celle de ce dernier était ornée de roses blanches. Toutes les indications topographiques données furent reconnues exactes, et la femme de son hôte fit à Mme Claughton le récit annoncé relativement à son propre fils enseveli dans le même cimetière.

« Devant cette accumulation de preuves de la vérité de ce que lui avaient communiqué les apparitions, Mme Claughton n'hésita pas à continuer la tâche qui lui avait été confiée, et, la nuit suivante, escortée par Joseph Wright elle se rendit à l'église près de la tombe de R. Hart et y resta quelque temps seule. Elle reçut là la suite des instructions qui lui étaient nécessaires pour terminer sa mission. C'est ce qu'elle fit le lendemain, et, forcée pour cela de se rendre auprès de la fille de G. Howard, elle trouva réellement une grande ressemblance entre elle et l'apparition et de même, comme on le lui avait prédit, la fille reconnut aisément son père dans la description qui lui fût faite du fantôme.

« La mission qui avait été confiée à Mme Claughton fut accomplie par elle

avec ponctualité et conformément aux intentions des défunts ; ce sont les investigateurs mêmes cités plus haut qui s'en portent garants, ayant pu prendre connaissance de documents qui n'ont pas pu être publiés. Depuis lors aucun phénomène ne fut plus observé dans la maison où mourut Mme Blackburn.

« Le fait précédent diffère à un tel point des phénomènes psychiques enregistrés jusqu'à ce jour et sont si concordants avec les légendes merveilleuses et véritablement fantastiques des âges antérieurs, que certainement nous aurions hésité à le reproduire, si nous n'avions eu, pour en garantir l'authenticité, les témoignages de Myers et de Lang. Myers affirme que Mme Claughton est une personne absolument digne de foi. « Toute cette affaire, dit-il, fut simplement une source d'ennuis et d'embarras pour Mme Claughton qui abandonna un enfant malade pour obéir « aux injonctions qu'elle disait avoir reçues et ce, dans des circonstances « désagréables et sans avantage possible pour elle. Une explication fondée « sur un désir hystérique de notoriété est absolument insoutenable. « Mme Claughton était veuve et appartenait à la meilleure société ; elle « avait des enfants à élever et les personnes qui la connaissent la considèrent « comme une femme calme, intelligente et active, possédant l'expérience du monde et ayant assez à penser à ses propres affaires pour n'avoir « aucune tendance à s'occuper de choses étranges ou mystérieuses. Elle « a eu, il est vrai, antérieurement plusieurs autres apparitions qui lui ont « fait des communications véridiques, mais elle n'y a prêté qu'une attention médiocre et n'a jamais cherché à encourager des visiteurs de ce « genre. Quant à cette dernière aventure, elle l'avait tenue aussi secrète « que possible, mais on en avait entendu parler vaguement et il courait « sur toute l'affaire des versions erronées qui l'ennuyaient fort ; aussi finit-elle par consentir à donner au marquis de Bute, et par son intermédiaire « à notre société, la relation de tous les incidents qu'elle pouvait livrer à la « publicité, en ne réservant que ceux qui devaient rester secrets par considération pour les survivants. »

« Du reste, les différentes phases de l'affaire ont été contrôlées ; 1° par le Dr Ferrier, auquel Mme Claughton parla des apparitions avant d'aller à Meresby, et qui, une fois en possession du ticket du chemin de fer non retiré, fit une enquête auprès de la compagnie et fut informé que ce jour-là aucun autre billet à cette destination n'avait été délivré et que la négligence seule de l'employé pouvait expliquer que ce billet ne fût pas retiré ; 2° par M. et Mme Backley qui non-seulement entendirent le récit de Mme Claughton avant son départ, mais encore lui donnèrent leur assistance quand ils la trouvèrent évanouie, la seconde nuit de l'apparition ; 3° par les notes inscrites

régulièrement dans son journal par Mme Claughton ; 4° par les lettres de M. Joseph Wright qui atteste l'arrivée à Meresby de cette dame qui ne lui était pas connue, le séjour qu'elle fit dans sa maison, les différentes démarches qu'elle fit avec son assistance, y compris la visite nocturne à l'église et l'exactitude de la description qu'elle lui en fit d'après une apparition ; 5° par la gouvernante de Mme Claughton relativement aux bruits entendus la nuit qui précéda le départ de Mme Claughton pour Meresby.

« Étant admise la réalité des faits, il faut en trouver l'explication, ce qui n'est pas facile en raison de notre ignorance des phénomènes supranormaux ; il nous sera du moins permis de rappeler les hypothèses les plus raisonnables qui pourraient les expliquer. Les voici :

« 1° Toutes les informations relatives aux antécédents, aux personnes et au village de Meresby ont été transmises involontairement par les survivants, par voie télépathique, à la percipiente, qui, avec ces matériaux, a reconstruit, inconsciemment, les fantômes des défunts et a projeté en eux les notions acquises, qui ont été réfléchies par eux sur sa conscience normales. L'incident du billet non retiré ne serait que la conséquence d'une suggestion transmise télépathiquement à l'employé.

« 2° La percipiente a reçu toutes les informations grâce à sa faculté télésthérique opérant d'une manière plus ou moins indépendante des autres personnes, et, comme dans le premier cas, ces notions seraient arrivées à la conscience par l'intermédiaire des apparitions produites de la manière susdite.

« 3° Les apparitions étaient réellement des manifestations des défunts et toutes les informations émanaient d'eux.

« La première hypothèse est assez peu vraisemblable, parce qu'on aurait de la peine à concevoir comment les actions mentales de tant de personnes totalement inconnues à la percipiente et habitant un village éloigné qui lui était également, entièrement inconnu, auraient pu s'accorder assez bien pour faire converger vers l'esprit d'une inconnue une telle masse de données disparates. La seconde pourrait mieux se soutenir, car en admettant que la percipiente elle-même eût fait, par des moyens supranormaux, pour ainsi dire, une excursion à Meresby et une enquête sur les faits relatifs aux personnes citées, on éliminerait la difficulté que présente la concentration de tant d'informations dans son esprit.

« Quoiqu'il en soit, la troisième hypothèse mérite d'être prise en considération parce que, si d'un côté elle a l'inconvénient d'introduire la supposition si controversée de la survie après la mort, elle explique bien la concentration de tant de notions véridiques dans les fantômes de la manière

la plus directe et la plus naturelle, et cela, par le simple fait de la mémoire conservée par les défunts.

« Quant aux phénomènes physiques supranormaux survenus tant dans la maison Buckley que dans celle de Mme Claughton, et qui se montrèrent en relation avec le cas relaté, il n'y a pas de raison particulière de les expliquer par l'une plutôt que par une autre de trois hypothèses, parce qu'il ne résulte pas de la relation des faits qu'ils aient présenté un caractère personnel »

La discussion des trois hypothèses précédentes émane de la rédaction de la *Revista di studi psichici*; nous sommes d'accord avec les auteurs pour rejeter la première qui à force de complication et d'inextricables difficultés, devient parfaitement absurde. Comment d'ailleurs expliquer la production chez la percipiente, de l'idée de la mission à remplir; on ne peut nous parler ici de spontanéité et d'intuition, c'est une affaire d'intelligence et de raisonnement qui ne peut avoir aucun rapport, ni avec la télépathie, ni avec la télésthésie; notre observation s'applique donc aussi bien à la seconde qu'à la première hypothèse. Quant à cette seconde hypothèse, en plus de l'impossibilité que nous venons de signaler nous avons beaucoup de peine à comprendre ce voyage de la « sensibilité transcendante » le mot est de M. Myers ou du « Subconscient » à Meresby dans le but d'y récolter, dans une série d'interviews incompréhensibles, toutes les informations précisément nécessaires à l'opération intellectuelle que nous venons de signaler, information pour la transmission desquelles à la conscience normale, ce « Subconscient » forgerait des fantômes tout exprès.

L'hypothèse, acceptée sous certaines réserves par la Rivista, est trop simple pour plaire à la plupart de nos psychologues qui ont l'air de craindre la survie après la mort, à peu près comme les dévots craignent l'enfer. Du moins faut-il approuver ceux d'entre eux qui recueillent les faits et les discutent; de la discussion jaillira tôt ou tard pour eux la lumière!

Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir mis sous les yeux ce cas remarquable si bien fait, grâce aux minutieux contrôles exécutés par des savants tels que Myers, Lang, etc., pour porter la conviction dans les esprits les plus rebelles à la vérité spirite:

P. G. LEYMARIE.





UN CAS DE CHANGEMENT DE PERSONNALITE

(Suite). Voir la Revue de Mars 1896. (Tiré du Lotus bleu).

Ils ont à leurs ordres des êtres inférieurs ressemblant à des cloches diaphanes dans l'intérieur desquelles ils entrent lorsqu'ils veulent quitter leur astre pour aller dans d'autres ; ces cloches animées leur obéissent, les transportent et jouissent de la propriété de les isoler des couches électriques qu'ils auraient à traverser. Le bord inférieur de la cloche est plus lumineux que le reste, c'est ce bord que Mireille voyait dans les séances précédentes.

C'est le bord de ces cônes que les voyants voient briller au-dessus de la tête des saints dans les apparitions et que l'on a coutume de représenter par un cercle de feu. Ce sont encore des êtres de ce genre, mais qui ont des formes diverses qu'on a appelés des chars ou des nuages de feu, quand on les voit, dans les assomptions, enlever les corps des bienheureux. De tout cela il n'est pas sûr ; son existence actuelle est justement destinée à pénétrer peu à peu ces mystères.

Vincent ignore quel est l'esprit qui est dans l'autre cône ; il ne peut le lui demander parce qu'il se sent inférieur à lui, il suppose qu'il vient pour moi, comme il est venu pour protéger Mireille.

Je lui demande s'il s'est désintéressé du sort des parents, des amis qu'il a laissés vivants ; il répond qu'il s'intéresse toujours à eux, mais qu'il ne s'émeut pas plus de leurs tribulations passagères, conséquences inévitables de leur vie terrestre, qu'un père ne s'émeut en voyant son enfant pleurer parce qu'il a cassé un jouet.

Lui et ses pareils ont le pouvoir de faire sortir à volonté leur esprit de leur corps qu'ils abandonnent sur l'astre où ils vivent ; c'est seulement en esprit recouvert d'une autre enveloppe plus affinée (1) qu'ils entrent dans les cônes quand ils veulent voyager.

(1) Suivant Vincent notre division en trois : *corps matériel*, *corps astral* et *esprit*, n'est qu'une grossière approximation. Il y a une série de corps astraux de plus en plus affinés et qu'on pourrait comparer aux différents tubes d'une lunette s'embottant les uns dans les autres. — Voir la figure.

Ils peuvent converser avec certaines personnes habitant d'autres mondes, à l'aide d'une sorte de lien fluide comparable à un rayon d'étoile.

Vincent, ainsi appelé par Mireille, ou par moi me servant de Mireille endormie magnétiquement et déjà dégagée de son corps physique, arrive instantanément (il se transporte aussi vite que notre pensée se transporte vers son objet quelle que soit la distance), et peut communiquer avec moi à l'aide de deux procédés :

1^o Indirectement, en se servant de l'esprit de Mireille auquel il suggère ce qu'il veut me dire par une transmission mentale ; mais ce procédé est imparfait, car Mireille n'est jamais bien sûre que la pensée qui lui vient ne procède pas de son propre fonds.

2^o Directement, en se servant du corps de Mireille. Pour cela il faut que je magnétise encore plus fortement le sujet, de manière à le *détripler*, c'est-à-dire à dégager son esprit de son corps astral. L'Esprit de Vincent entre alors dans le corps astral de Mireille à la place de l'esprit de celle-ci (1) ; puis le corps astral de Mireille avec l'esprit de Vincent, rentre dans le corps charnel de Mireille, de sorte qu'en définitive, il y a reconstitution d'un être vivant complet avec changement d'esprit.

L'esprit de Vincent conserve dans le corps de Mireille la science qu'il a acquise, ainsi que les qualités et les défauts qui le caractérisent ; sa mémoire propre est cependant diminuée. Il ne se souvient plus que vaguement de sa dernière vie terrestre et n'a plus aucun souvenir des vies antérieures. Mais ce qu'il se rappelle de sa propre vie, il se le rappelle comme l'ayant *senti*, tandis que les souvenirs qui lui viennent de la mémoire de Mireille sont comme des choses qu'il aurait *lues*. En revanche, il possède-rait presque complètement celle de Mireille qui est emmagasinée dans le corps astral actuellement habité par lui, s'il avait l'habitude de s'en servir.

Au moment précis où s'effectue ce qu'on peut appeler indifféremment l'*Incarnation* ou la *Possession*, Mireille, qui depuis le début du sommeil magnétique avait présenté le phénomène de l'insensibilité cutanée, qui avait cessé d'entendre et de voir autre chose que le magnétiseur, qui, enfin, avait

(1) L'esprit de Mireille apparaît sous la forme d'une amande lumineuse. Il se dégage de la partie supérieure du corps astral, et celui-ci devient sombre dès qu'il n'est plus éclairé par l'esprit qui, auparavant, était à l'intérieur. Cet esprit pourrait rester dans l'air à côté de nous, mais Vincent préfère entrer dans le cône qui l'a amené et où il le sait à l'abri des tourbillons astraux ou même des tentations de sa propre curiosité qui pourraient l'entraîner dans des régions inconnues et provoquer ainsi un abandon trop prolongé de son corps physique.

perdu toute mémoire (et cela par une progression durant encore près d'un quart d'heure, malgré son entraînement), Mireille redevenait brusquement sensible à tous les attouchements, voit et entend tout le monde, et reprend toute sa mémoire. J'ai l'habitude de tenir entre mes mains, pendant toute la durée du sommeil, celles de Mireille qui me les abandonne avec un plaisir visible; dès que Vincent est incarné, il retire ses mains avec un geste d'impatience, comme un homme qui se sent caressé par un autre homme. Il y a là tout un ensemble de caractères physiques et moraux des plus caractérisés, qui me semblent sur ce point confirmer la réalité des affirmations du sujet (1).

Ainsi, dans ses premières incarnations, Vincent examinait avec curiosité ses vêtements; il cherchait sa poche pour y prendre son moucheir, disant que, de son temps, les femmes l'avaient plus commodément placée; il se tâtait les cheveux, il allait se regarder dans la glace et se reculait brusquement avec une émotion qu'il expliquait en disant que, depuis bien longtemps, il n'avait ainsi vu Mireille à travers des yeux humains; il demandait à fumer une cigarette qui lui rappelait sa vie terrestre, et il la fumait jusqu'au bout, bien que Mireille ne fume jamais.

« En somme, me dit un jour Vincent, je suis vivant, parfaitement vivant, vous m'avez ressuscité; pourquoi vous étonnez-vous de ce qui est une conséquence toute naturelle de mon retour à la vie? Si je ferme parfois les yeux c'est qu'habitué maintenant à l'éclatante lumière astrale, votre lumière me fatigue; quand j'ai les yeux ouverts, il me semble vous voir tous comme à travers de mauvaises lunettes ». — Eh bien! puisque vous êtes Vincent ressuscité et que vous paraissez dans l'état normal d'une personne éveillée, qu'arriverait-il si je vous endormais en vous magnétisant? — « Je n'en sais rien, essayez. »

Je lui pris alors les mains et projetai du fluide par la volonté. Le corps commença par devenir insensible, puis le sujet perdit la mémoire; au bout de deux ou trois minutes, je vis reparaitre la personnalité de Mireille qui me dit que l'esprit de Vincent avait été expulsé de son corps par mon action, qu'il l'envoyait pour m'en prévenir et me prier de le rappeler afin qu'il pût lui-même me donner des explications.

Je le rappelle par un acte de volonté et il revient dans les conditions ordinaires, c'est-à-dire que Mireille renverse sa tête en arrière, perd con-

(1) Il faut remarquer qu'il se passe un phénomène inverse, mais bien moins compliqué, dans le cas de changement de personnalité à l'état de veille. Au moment où la suggestion se produit, le sujet perd brusquement la sensibilité cutanée pour ne la reprendre que quand la personnalité suggérée disparaît.

naissance, puis, au bout d'une demi-minute reprend, avec la sensibilité cutanée, la personnalité de Vincent. Vincent, ainsi revenu, me raconte qu'il n'avait pas réfléchi que, le corps occupé par lui étant très chargé de fluide, il suffisait de très peu de chose pour le forcer à se dégager et que c'était en partie pour cela qu'il repoussait mes mains, parce qu'inconsciemment je le chargeais quand je les tenais.

Je lui posai ensuite différentes questions. « Qu'arriverait-il si une personne que vous avez connue, et pour laquelle Mireille n'éprouve pas les mêmes sentiments que vous, entraît pendant votre incarnation ? » — « Je l'accueillerais avec les sentiments qui me sont propres ; mais je puiserais dans les souvenirs du corps de Mireille, que j'occupe en ce moment, les souvenirs nécessaires pour guider ma conduite ». — « Pourriez-vous vivre longtemps dans ce corps ? » — « Je n'en sais rien ; il est probable qu'il se produirait, tôt ou tard, quelque accident. Il faudrait, du reste, savoir avant tout ce qui arriverait en me démagnétisant. Essayez, mais allez doucement. »

Suivant ce conseil, je démagnétisai le corps de Mireille avec des passes transversales. Je produisis d'abord une phase de léthargie. Au sortir de cette phase, je lui demandai qui elle était ; elle n'en savait plus rien et était redevenue insensible. Je ne jugeai pas prudent d'aller plus loin ce jour-là ; à l'aide de quelques passes longitudinales (endormantes), je rappelai la sensibilité de la peau et la personnalité de Vincent, personnalité que je fis disparaître par les procédés ordinaires et je ramenai Mireille à l'état de veille.

Quelque temps après, le 29 juillet 1893, je repris l'expérience.

L'incarnation de Vincent s'étant effectuée, j'agis comme il me l'indiquait et je prolongai les passes réveillantes jusqu'au point où le sujet me parut complètement réveillé. L'engourdissement de la mémoire avait semblé disparaître peu à peu, la sensibilité cutanée était revenue, mais ce fut la personnalité de Vincent qui se manifesta d'une façon très nette et assez effrayante. Vincent s'était brusquement levé, les yeux hagards, comme s'il était étonné de se trouver au milieu de personnes et de choses qu'il ne connaissait pas (1). Il paraissait embarrassé de sa contenance et cherchait, non sans violence, à sortir ; ce qui nous eût tout mis dans un cruel embarras, car il était dix heures du soir et nous étions à Saint-Cloud, dans une villa isolée. Je parvins cependant à lui saisir les mains, à le rassurer en

(1) La séance s'était passée, par exception, chez la baronne de W., une amie commune à Mireille et à moi, où jamais évocation de Vincent n'avait eu lieu, il y avait, comme seuls spectateurs, deux parents qui assistaient pour la première fois à une séance de ce genre.

lui rappelant que c'était avec son autorisation que j'avais tenté une expérience de magnétisme, expérience qui avait amené de la confusion dans ses idées, mais que j'allais le remettre à son état normal s'il voulait bien s'abandonner encore à moi pendant quelques minutes. Il y consentit et je me hâtai de le magnétiser avec énergie. Il passa de nouveau par toutes les phases de l'hypnose et je le ramenai à la période déjà connue de l'incarnation où il me sembla avoir repris son calme habituel, mais je ne jugeai pas opportun de prolonger l'entretien. Un peu inquiet du résultat, je le priai de me renvoyer l'esprit de Mireille qui revint dans les conditions ordinaires.

Je procédai alors au réveil. Mireille réveillée se trouva très lasse ; elle n'avait conservé aucun souvenir de ce qui s'était passé, sauf d'être restée assez longtemps dans le cône (1) qui, dit-elle, s'était, selon la recommandation de Vincent, tenu perpétuellement au-dessus de son corps charnel en en suivant tous les mouvements afin de faciliter la rentrée de son esprit.

Le 6 décembre 1895, je renouvelai cette expérience chez moi, en présence du parent qui avait assisté à la première. Comme d'habitude, les rideaux étaient baissés pour laisser la pièce dans une obscurité presque complète.

Le sujet étant amené au point où non seulement le corps astral est dégagé du corps physique, mais où l'esprit est dégagé du corps astral, je demandai Vincent dont Mireille disait voir au-dessus d'elle le cône lumineux. Le changement de personnalité se produisit suivant le processus habituel. Je prévins Vincent de mon projet ; il l'approuva, alla recommander à l'esprit de Mireille transféré dans le cône de ne point chercher à en sortir, car, dit-il, « l'esprit y est seulement abrité ; il n'y est point prisonnier et peut s'en dégager de lui-même s'il le désire. » Il me recommanda en outre de lui *suggérer à plusieurs reprises*, à mesure que je ramènerais le corps astral dans le corps physique : 1° de se souvenir « qui il était » sans préciser autrement pour qu'on ne puisse supposer que j'avais suggéré la personnalité de Vincent ; 2° de n'avoir au réveil, ni peur ni trouble, en se rappelant qu'il se soumettait volontairement à l'expérience.

Je procédai alors au réveil par des passes démagnétisantes, en me conformant à ses indications.

(1) Mireille réveillée ne se souvient de rien de ce qui s'est passé pendant son sommeil c'est là du reste la règle ordinaire ; mais elle conserve très nettement le souvenir d'avoir été dans le cône quand elle y a été. Elle dit qu'elle y éprouve une sensation délicieuse de calme et d'enveloppement, à laquelle elle s'abandonne sans penser à rien.

En quelques minutes, il passa par les phases déjà observées : perte de sensibilité cutanée, perte du rapport avec les personnes présentes, obscurcissement complet de la mémoire ; puis, peu à peu, la mémoire s'éclaircit à nouveau : le rapport avec les assistants s'établit ; enfin, la sensibilité cutanée étant revenue, il ouvrit les yeux et regarda tranquillement autour de lui.

Ses premières paroles furent : « Pourquoi n'y voit-on pas ici ? » je fis donner un demi-jour en relevant les rideaux et lui demandai s'il savait qui il était. Il réfléchit quelques secondes. « Attendez ! Tout ce que je sais bien, c'est que je suis mort, mais pourquoi suis-je ici ? » Je lui dis alors que nous nous connaissions depuis près de deux ans, parce que je communiquais avec lui, grâce à la personne dont il occupait le corps. — « Alors vous vous occupez de magnétisme ? — Oui. — Vous êtes médecin ? — Non. — Qu'êtes-vous donc ? Un savant ? — Je suis un... — Ah oui ? vos collègues traitent généralement la science de l'âme comme l'art des constructions ; ils ont peur de s'élever et restent terre à terre ». Puis il ajouta en souriant : « Eh bien ! que voulez-vous savoir ? ».

Je l'interroge sur l'état de sa mémoire actuelle.

Il se souvient de sa forme humaine, de sa physionomie, des points saillants de sa vie terrestre et surtout des « faits passionnels ». Il s'attendrit au souvenir de ceux qu'il a aimés et notamment de sa mère encore vivante. Il se souvient avec beaucoup de précision des circonstances de sa mort, des sensations qu'il a éprouvées à ce moment-là, et de toute son existence dans l'atmosphère de la terre. Il ne se souvient pas de ce qui s'est passé pour lui depuis qu'il est sorti ; mais il sent qu'il y a là une lacune que sa mémoire ne peut combler et qui peut correspondre à son état actuel, comme au réveil on sait qu'on a dormi. Quand il cherche à rappeler ses souvenirs, il entrevoit ceux qui lui sont propres et ceux qui appartiennent au corps astral dans lequel il est maintenant, comme des images reflétées dans une glace auxquelles se superposeraient d'autres images formées sur une buée recouvrant cette glace, en formant un tout confus qui se dissipe quand il veut préciser.

Je lui demande s'il veut se lever, entrer en conversation avec des personnes présentes, il répond que non ; il paraît fatigué et attristé. Je lui propose de le ramener à son état normal, ce qu'il accepte.

Je cherche à l'endormir ; mais, à mon grand effroi, il ne s'endort pas, il se retourne inquiet sur son fauteuil, ouvre de nouveau les yeux, reste sensible. Je me demande si l'expérience n'a pas duré trop longtemps et si je n'ai pas laissé s'opérer une réunion trop intime entre les différents éléments de cette nouvelle personnalité. Il voit mon émotion, me rassure, me

dit qu'autrefois il n'était nullement un sujet et que par suite, je dois avoir plus de difficulté à agir sur le corps astral de Mireille, occupé par son esprit à lui, que sur le corps astral uni à l'esprit de Mireille habitué depuis longtemps à mes manœuvres. Je redouble d'efforts ; et, au bout de quelques minutes d'actions énergiques dont je ne crois pas devoir divulguer le procédé, je le vois avec un réel soulagement tomber en léthargie. Le reste de l'opération s'effectua ensuite sans encombre, quoique plus lentement qu'à l'ordinaire.

Dégagé du corps physique qui a repris sa sensibilité, et de nouveau en rapport avec tout le monde, Vincent est maintenant en pleine possession à la fois de la mémoire de sa vie actuelle et de celle de l'état de résurrection momentanée qu'il vient de subir.

Répondant à mes questions, il m'explique que s'il avait paru si ignorant de tout ce qui l'entourait, c'était par paresse (défaut qu'il avait de son vivant) ; qu'il aurait pu retrouver dans la mémoire de Mireille tout ce qui me concernait, mais que, n'ayant pas l'habitude de s'en servir, il ne savait exactement quelles touches il fallait frapper pour en faire jaillir les souvenirs et qu'il avait trouvé plus commode de m'interroger. Si je l'avais laissé dans ce corps, dont il ne pouvait sortir sans mon intervention, il aurait senti la nécessité de ne pas passer pour « folle » ; « afin d'éviter la douche », il aurait fait les efforts nécessaires pour dissimuler sa véritable personnalité et continuer de vivre, aux yeux des personnes non initiées à nos opérations, avec celle que je lui avais imposée, jusqu'au moment où le terme normal assigné à la vie du corps de Mireille l'aurait dégagé. Je lui aurais joué un bien mauvais tour en le forçant à subir les épreuves d'une nouvelle vie et d'une nouvelle mort terrestre ; mais, en somme, cette résurrection aurait été pour lui, au point de vue des conséquences, tout à fait identique à celle qui serait résultée d'une nouvelle incarnation par naissance naturelle ; ses actions auraient continué à lui acquérir des mérites ou des démérites pour l'évolution de son esprit. Quant à l'esprit de Mireille, il serait probablement sorti du cône au bout de quelque temps, et aurait rejoint le niveau auquel l'appelait sa densité morale, comme si elle était simplement morte par accident. « Vous venez, ajouta-t-il, de toucher à l'Arbre de la Science, dont parlent les traditions religieuses. C'est un privilège qui a été sans doute donné à bien peu d'hommes, et qui entraîne avec lui de grandes responsabilités. Vous l'avez acquis en vous servant simplement de votre raison et Dieu qui l'a permis, a sans doute ses desseins. N'oubliez pas cependant qu'il ne suffit pas de ne pas commettre le mal ; il faut encore ne pas faciliter aux autres les moyens de le commettre. »

On ne s'étonnera donc point que, quel que soit le doute que je conserve

sur l'origine de ces communications, je me refuse absolument à transformer les séances de ce genre en de simples spectacles, et que, dans cet article, je n'aie point décrit les procédés exacts par lesquels je détermine l'incarnation. Ces expériences sont, du reste, des plus dangereuses. Après la séance du 6 décembre 1895, Mireille se sentit, pendant plusieurs jours, extrêmement faible, anémiée, sans courage.

Le 14 décembre, je la magnétisai de nouveau et j'évoquai Vincent qui entra, suivant le processus ordinaire, dans le corps de Mireille endormie, mais refusa de laisser de nouveau réveiller ce corps parce qu'il s'était senti lui-même *alourdi* à la suite de cette opération. Il me donna alors, sur cet alourdissement et sur la fatigue de Mireille, les explications suivantes :

« Les esprits ont toute une série d'enveloppes de moins en moins matérielles dont ils se défont successivement à mesure qu'ils s'élèvent sur l'échelle de leur évolution. Ce n'est que pour simplifier les idées qu'on n'en compte ordinairement que deux : le *corps charnel* et le *corps astral*, comme en physique on ne compte que sept couleurs dans le spectre tandis qu'il y en a un bien plus grand nombre. C'est également pour la commodité du style qu'on compare ces corps à des *enveloppes* ; en réalité, ils ne s'embottent pas les uns dans les autres comme les tubes d'une lunette, ils se pénètrent dans toutes leurs parties, ce dont on peut se rendre compte en réfléchissant que le fluide nerveux, matière constitutive du corps astral, est obligé de baigner toutes les parties du corps physique pour y porter la sensibilité et la motricité.

« Quand vous endormez Mireille, son esprit se dégage d'abord du corps charnel en même temps que le corps astral ; puis il se dégage en grande partie du corps astral, n'entraînant avec lui qu'une enveloppe subtile qu'il ne peut abandonner tant qu'il est dans l'atmosphère terrestre et qu'il emporte avec lui dans le cône. »

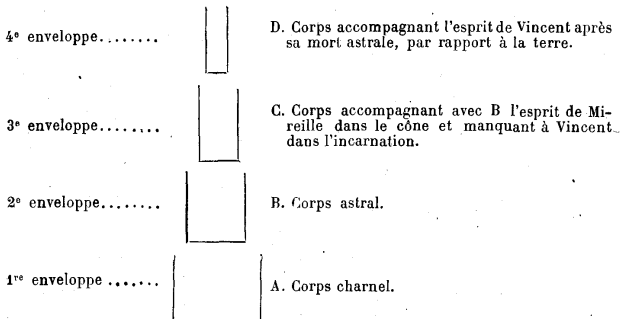
Mais de cette enveloppe subtile (qu'on pourrait appeler la troisième), l'esprit de Vincent en a encore abandonné une partie, la plus grossière, dans l'atmosphère de la terre, quand il est mort de sa mort astrale, par rapport à cette terre (1), et il est parti revêtu seulement d'une quatrième enveloppe

(1) En résumant ce que nous avons déjà dit, on voit que Vincent, quand il est mort de la mort que nous connaissons, a abandonné son corps charnel dont les éléments sont dissociés et sont retournés à la terre. Il a vécu ensuite pendant quelques années dans l'atmosphère de la terre avec un corps fluide qu'il a abandonné en très grande partie quand il est mort de la mort astrale par rapport à la terre, et les éléments de ce corps astral se sont à son tour dissociés et répandus dans le réservoir de la vitalité planétaire. Actuellement, l'esprit de Vincent, qui a quitté la terre avec la partie la plus subtile de

encore moins matérielle, de sorte que lorsqu'il revient dans le corps astral de Mireille, puis dans son corps charnel, il lui manque ce troisième corps pour former un *être humain complet dans les conditions de la vie normale*. Tant que le corps de Mireille est saturé de mon fluide, l'esprit de Vincent se sert de ce fluide pour se constituer momentanément l'enveloppe qui lui manque. Mais lorsque, par des passes magnétisantes, j'ai enlevé au corps de Mireille la quantité de fluide que j'y ai accumulée pour produire les états très profonds de l'hypnose, et que je l'ai ainsi ramené à son état normal de densité fluidique, lui, Vincent, se trouve privé du réservoir où il pouvait puiser sans inconvénient pour former son troisième corps, et il est obligé, pour le conserver, de soutirer aux diverses parties de l'organisme le fluide dont il a besoin dans ce but. Il s'établit ainsi entre l'esprit de Vincent et le corps astral de Mireille une liaison assez forte pour que, quand on force l'esprit de Vincent à se dégager rapidement du corps démagnétisé de Mireille, comme cela a eu lieu dans la séance du 6 décembre, il se produise une résistance notable ainsi que je l'ai observé. De plus l'esprit de Vincent, qui a condensé pour ainsi dire sur lui le fluide de Mireille, en emporte une petite partie lorsqu'il se dégage, ce qui affaiblit l'une et alourdit l'autre.

Un pareil inconvénient ne se présenterait plus si l'on opérait sur deux sujets vivants, susceptibles de se dégager de la même façon que Mireille. Les esprits, passant d'un corps dans l'autre, constitueraient deux nouveaux êtres humains complets et susceptibles de vivre normalement de la vie

son corps astral, aurait revêtu un nouveau corps approprié à l'astre qu'il habite, et il se dégage momentanément de ce corps quand il entre dans le cône pour voyager revêtu seulement de la quatrième enveloppe.



physique, mais avec des modifications différentes suivant la manière dont aurait été fait l'échange.

Si les esprits, seulement accompagnés de la troisième enveloppe, s'étaient substitués l'un à l'autre dans les corps charnels unis aux corps astraux, il y aurait eu simplement changement de *personnalité morale*; si, au contraire, les corps astraux (deuxième enveloppe), avaient accompagné les esprits dans la substitution, le changement se serait étendu jusqu'aux allures et même, à la longue, jusqu'à la forme des corps physiques.

Quelle que soit l'authenticité de la source d'où proviennent ces théories, on ne peut en méconnaître l'originalité et, jusqu'à un certain point, la vraisemblance. Quels romans troublants pourrait en tirer un écrivain tel que Jules Lermina!

Sous ce point de vue au moins, il n'est pas sans intérêt d'exposer encore quelques-unes des opinions de Vincent.

« D'une manière générale, dit-il, vous ne connaissez pas assez l'importance et le rôle du corps astral pour l'explication des phénomènes que vous considérez comme plus ou moins surnaturels.

« Le corps astral ne prend pas passivement la forme du corps matériel; c'est, au contraire, ce dernier qui est obligé de se modeler en grande partie sur le corps astral. Les sentiments émotifs, la peur, la bonté, etc., ne sont pas ressentis par le corps matériel; ce n'est donc pas lui qui peut les exprimer. Dès lors, la physionomie, l'expression du corps matériel dépendent exclusivement des émotions du corps astral, qui se modèle lui-même sur l'âme.

« Il faut ensuite considérer qu'il y a autant de diversité entre les corps astraux qu'entre les corps matériels. Certaines personnes jouissent de la faculté de changer, dans des circonstances déterminées, la forme de leur corps astral. Ces personnes peuvent présenter le phénomène du changement de personnalité, lequel se produit de la manière suivante :

« Sous l'influence de la volonté de l'opérateur, le sujet A projette à distance une action de son corps astral vers l'individu B, qu'il doit connaître et dont il doit prendre la personnalité : cette action à distance est plus ou moins sentie par A. Le sujet A modèle encore son corps astral de B. il photographie en quelque sorte le corps astral de B avec son propre corps astral. Il en résulte qu'il prend ainsi, au moins dans une partie appréciable, la physionomie et les allures de B. En outre, ce que vous appelez mémoire consistant en images emmagasinées dans le corps astral, le corps astral A voit, au moins en partie, les images emmagasinées par B, et principalement les plus apparentes; cette vue s'opère plus ou moins par l'intermédiaire de l'opérateur qui connaît l'individu B. Ainsi A se trouve avoir, non seulement

la physionomie et les allures, mais encore une partie de la mémoire de B.

« Si A ne connaît pas B, rien ne peut se produire, puisque A ne sait pas où projeter l'action à distance de son corps astral.

« Si B est un personnage idéal, don Quichotte par exemple, A trouve dans sa propre mémoire et dans celle de l'opérateur le type sur lequel il devra modeler son corps astral; il faut pour cela qu'il ait lui-même une notion de don Quichotte. Il donnera à son corps astral les formes qui correspondent aux qualités caractéristiques de don Quichotte, telles qu'il se les figure, et le corps astral ainsi transformé réagira sur le corps physique de A pour lui faire exécuter les actes conformes à la conception que A se fait de don Quichotte, conception complétée par celle que l'opérateur se fait du même don Quichotte. Le changement de personnalité provient, dans tous les cas et exclusivement, de la transformation du corps astral du sujet ».

Frappé de ce fait que, dans les manifestations médianimiques, la force qui agissait sur les corps inertes semblait douée d'une certaine intelligence comme les éclairs en boules dont il est difficile d'expliquer la marche capricieuse à l'aide seulement des circonstances physiques, je demandai à Vincent si la force électrique n'était pas, ainsi que la cellule, susceptible d'une évolution ascendante.

Il me répondit que, sur cette terre, les forces restaient toujours brutes, mais qu'elles évoluaient dans les autres mondes. Elles commencent par être plus facilement perméables à une intelligence étrangère, et, dans cet état, elles obéissent plus ou moins à l'intelligence qui les imprègne; puis elles prennent peu à peu une intelligence propre et deviennent des *forces intelligentes*; enfin, la proportion d'intelligence augmentant, elles deviennent des *intelligences-forces*.

L'hypothèse que la foudre globulaire pourrait avoir des rudiments d'intelligence est donc fautive pour la terre, mais elle est vraie pour le monde qu'il habite, où la couche électrique enveloppante est faite d'une électricité évoluée capable d'obéir à une intelligence étrangère. Constantement soumise à deux forces opposées qui sont, d'une part, l'attraction de l'astre qu'elle entoure (force centripète), de l'autre, l'attraction du monde central (force centrifuge ou expansive), cette couche, comme celle qui enveloppe la terre, se trouve agitée par des courants violents qui produisent des remous, des enroulements, des détachements partiels de la substance qui les compose. Ces parties détachées constituent, sur la terre, les foudres globulaires qui ont la forme de sphère parce qu'ils ont qu'à obéir aux lois physiques de l'équilibre; mais qui prennent, quand elles sont composées d'électricité

évoluée, la forme voulue par l'intelligence qui en prend la direction et les transforme, par exemple, en des cônes semblables à celui qui lui sert de véhicule.

Du reste, plus la substance est subtile, plus elle est susceptible d'obéir directement à la volonté : « ainsi, dit-il, votre fluide obéit, dans ses mouvements de projection ou de retrait, presque sans effort musculaire, à votre ordre mental : votre volonté seule suffit à diriger l'esprit de Mireille quand il est dégagé de son corps astral, l'enveloppe subtile qui l'entoure alors étant déjà intelligente et capable d'agir elle-même sur le fluide en le condensant ou le rejetant, selon qu'il en est besoin pour accomplir votre désir ».

Une autre fois je manifestai à Vincent mes doutes sur la réalité de son existence en dehors de l'imagination de Mireille, me fondant sur ce que les révélations des extatiques diffèrent souvent les unes des autres sur le même sujet.

« Heureusement, me répondit-il, vos doutes ne m'empêchent pas d'exister.

« Au reste, il faut soigneusement distinguer l'origine des révélations dont vous parlez. Si c'est un esprit plus ou moins dégagé de son corps astral qui vous raconte ce qu'il voit, il peut prendre et il prend souvent pour des réalités l'objectivation de ses souvenirs et de ses propres pensées ; c'est pour cela que chaque extatique a des visions conformes à ses croyances religieuses.

« Quand la révélation vient d'un esprit désincarné, il faut connaître cet esprit avant de se fier à lui. Vous avez le tort de croire qu'il y a entre le monde des vivants et celui des morts une différence profonde, un hiatus. Rien n'est plus faux : la vie spirituelle se continue au-delà de la tombe sans plus de transitions que si, dans la vie charnelle, les différents habitants d'une maison étant d'abord réunis dans un rez-de-chaussée à peine éclairé par quelques fenêtres étroites, quelques-uns se séparaient des autres en montant à un étage largement ajouré. Il y a donc, parmi les désincarnés, des gens de toute espèce, des ignorants, des vaniteux, des menteurs, des savants, des charitables, etc. C'est à vous de les distinguer et de ne point vous laisser tromper.

« Voici déjà bien des mois que nous sommes en communication, que nous causons toujours de choses sérieuses ; vous avez vu que jamais vous n'avez pu relever d'erreur dans ce que je vous ai dit ; quand je ne sais pas, je l'avoue sans hésitation. Si j'étais une de vos relations terrestres, vous n'hésiteriez pas, je l'espère, à m'appeler votre ami et à me donner votre confiance ; ce ne serait pas à mon corps que cette confiance s'adresserait.

Pourquoi ne pas me traiter de même, parce que je n'ai pas un corps spécial que vous puissiez voir? N'avez-vous pas d'amis dont la personnalité ne fait pour vous aucun doute, et que vous ne connaissez cependant que par correspondance? »

J'insistai de nouveau auprès de Vincent sur l'hypothèse qu'il n'était qu'un produit de l'esprit de Mireille, exalté dans ses perceptions par son dégagement du corps et objectivant le souvenir d'une personne qui lui avait été chère. « Si, lui dis-je, vous êtes réellement cette personne-là, elle-même, vous devez savoir des choses que ne sait pas Mireille, le latin par exemple. Que signifient les mots : *arma virumque cano*. » — Vincent chercha quelques secondes et répondit : « Je ne me le rappelle pas : mais remarquez que ces mots appartiennent à une langue qui n'était pas la mienne, et que les souvenirs qui s'y rapportent ont été emmagasinés uniquement dans mon corps astral terrestre que je n'ai plus. »

Il a, on le voit, réponse à tout.

(A suivre.)

M. LECOMTE.

MANIFESTATIONS MÉDIANIMIQUES SPONTANÉES

AVEC LE MÉDIUM POLONAIS MARIE GEMBALA A VARSOVIE.

Le journal Polonais *Kurjer Warszawski*, du 7 janvier 1896 nous donna l'article suivant : *Événement énigmatique*. — « Des personnes dignes de foi nous communiquent un fait que nous rapportons sans commentaire :

« Les habitants de la rue Maréchalie, n° 149, M. et Mme L..., prirent pour bonne d'enfant, Marie G..., âgée de 16 ans, fille d'un maçon de Varsovie ; la jeune fille entra au service avant-hier au soir, pendant que quelques visiteurs se trouvaient chez les maîtres de la maison. Au moment de la venue de Marie, l'enfant qui jusqu'à ce jour était bien portante et dormait bien, se mit à pleurer excessivement, ce qui dénota un état anormal.

« Dans la soirée, M. L. fit venir Marie chez lui, il y avait six personnes. La jeune fille s'arrêta au milieu de la chambre, et à l'instant, la lampe non allumée glissa du bureau sur le plancher, et se cassa, le thermomètre appendu auprès de la fenêtre s'arracha avec le clou et vint tomber du côté opposé à la niche de la fenêtre. Tout le monde tressaillit d'effroi, croyant que la maison s'écroulait ; ces accidents influèrent même fâcheusement sur la santé des dames.

« Le maître de la maison, après s'être remis de l'impression reçue,

éloigna la jeune fille et s'occupa aussitôt à vérifier les propriétés de cet enfant ; le résultat démontra que Marie G. était une fille morale et paisible, un peu anémique, ayant de temps en temps des visions et souffrant d'insomnies ; chez ses maîtres précédents on remarquait les mêmes symptômes anormaux sans savoir à quoi les attribuer.

« En nous donnant la relation des faits cités plus haut, on y joignit des adresses précises pour être envoyées à M. Ochorowicz, ce que nous prîmes de faire ».

Le lendemain, après avoir relu cet article, j'envoyai le concierge se renseigner au 149, rue Maréchalle. Je lui recommandai d'apprendre si des événements avaient eu lieu, si je pouvais compter sur l'obligeance des habitants de la maison pour me donner des informations détaillées, enfin ce qu'était devenue la jeune fille-médium.

Le concierge revint, affirmant que les faits cités par le journal étaient la vérité, que les habitants de la maison où toutes ces choses furent vues étaient obligeants et se nommaient Lewecki ; que la bonne dont il s'agit se trouvait chez ses parents, rue du Beheder, 4, n'étant pas encore au service.

Cherchant justement une bonne pour mon enfant âgé de 3 semaines, j'envoyai le concierge pour me l'emmener. Je me rendis chez M. et Mme Lewecki, les priant de me donner la relation détaillée de tout ce qui s'était passé chez eux.

Après avoir amené la jeune fille chez moi, pour l'observer et examiner, je trouvais plusieurs choses en contradictions avec le dire du journal : elle a seulement 13 ans, ne souffre nullement de l'anémie, a un teint frais et rose, ne se plaint pas d'insomnie ayant au contraire un sommeil dur.

A son service précédent il n'y eût aucun indice singulier. Ils se présentèrent la première fois chez M. Lewecki.

Le personnel de leur maison est composé de M. Ludomir Lewecki, fournisseur d'approvisionnement pour l'armée ; de sa femme jolie brune aux yeux noirs ; d'une enfant de deux mois et de la sœur de Madame. La vieille Joséphine y remplit tout le service. M. L. m'a reçu très cordialement, et, à ma prière, commença ainsi sa narration : « Le premier cas fût le potage qu'on nous servit à dîner, il était salé au point qu'il était impossible d'en manger ; la vieille Joséphine qu'on appela, supposa qu'on lui avait jeté outre mesure du sel dans le bol pour lui jouer un mauvais tour. et comme il n'y avait personne au logis, excepté la petite Marie, on ne savait qui soupçonner.

Cependant Joséphine de retour à la cuisine, y trouva la fille et l'attaqua sérieusement ; celle-ci protesta, se justifiant de son mieux. Au milieu de

cette dispute, elles remarquèrent toutes les deux le balancement d'une bouilloire posée sur l'étagère, ensuite les verres se promenèrent sur la table et le pot rempli d'eau bouillante, qui se trouvait sur le fourneau de la cuisine, se versa en répandant toute son eau. Les servantes crièrent. Marie fut appelée auprès de l'enfant, qui, à son approche jeta un cri perçant. La mère accourut étant certaine que la bonne avait sur elle une épingle qui avait blessé l'enfant.

Les épreuves suivantes démontrèrent que la vue seule de la bonne réagissait fâcheusement sur l'enfant ; la chute des objets ne se bornait pas aux deux photographies mentionnées par le journal comme tableaux ! Diverses bagatelles tombèrent également, de même un chandelier, des figurines en plâtre, etc. Craignant d'autres dommages, Madame ordonna à Marie de ranger tout cela sur le plancher. Présumant que le haut de la maison était endommagé ce qui pouvait amener un écroulement, on interrogea le concierge qui assura que tout absolument était en ordre, mais il fit de grands yeux en voyant que les verres sautillaient sur la table. En sa présence, également, on frappa fortement à la porte d'entrée de l'antichambre, mais en y allant on la trouva ouverte et personne ne se montra. Cela se réitéra plusieurs fois dans la journée.

La lampe ne tomba pas par terre, mais elle glissa à travers le bureau, jusqu'à la fenêtre sous laquelle elle était placée, roula entre le bureau et la fenêtre ; les verres apportés pour le thé tombèrent à terre et se cassèrent. Ces phénomènes étaient visibles pour tout le monde, ils en rendent un témoignage authentique. La dame de la maison craignait que quelque objet, en s'échappant, ne vint frapper l'enfant ; pour cette cause, principalement, on congédia la jeune fille.

Après avoir remercié sincèrement M. et Mme Leweck pour leurs informations, ce qui nous occupa deux heures environ, je retournai chez moi où je trouvai la jeune fille avec sa mère. Cette dernière se lamentait, prétendant que quelque chose persécutait sa fille ; elle n'avait jamais éprouvé de telles choses durant toute sa vie. Je la tranquillisai, disant que tout ce qui se passait au service précédent, n'aurait peut être pas lieu chez moi et que même ce ne serait pas une raison pour l'éloigner.

L'accord fut réglé en deux mots et la fillette entra à mon service comme bonne d'enfant, en janvier 1896, le matin. Toute la journée se passa tranquillement. Marie, tantôt berçait l'enfant, tantôt le portait par la chambre, tantôt remplissait de petits travaux domestiques ; le soir, ma femme lui permit de laver le linge avec la cuisinière et la femme de chambre, ce qui la satisfait beaucoup. Tandis que nous causions, en prenant le thé avec un visiteur, ma femme vint me dire à l'oreille : « Cela commence aussi chez

nous ; la cuisinière m'a rapporté que la blouse de la femme de chambre Pauline, attachée à une patère était tombée à terre, quatre fois de suite, sans qu'on en approchât. Après la sortie du visiteur je fis venir la cuisinière pour me raconter la chose. — « Nous lavions le linge toutes les trois, dit-elle, baissées sur le lavoir, tout à coup Pauline s'aperçut que sa blouse était à terre ; à peine était-elle revenue au lavoir que la blouse tomba à nouveau. Devinant que la fillette en était la cause, et étant prévenue par Monsieur que des choses incompréhensibles pour elles pouvaient se produire, je dis à la petite de quitter le lavoir sous le prétexte de laver les verres, après le thé.

J'accrochai à nouveau la blouse en courbant le cloif en dedans, cela ne servit à rien ; la blouse tomba encore. On se retourna : Marie lavait et essuyait les verres dans un autre coin de la cuisine. On accrocha de nouveau la blouse, et la quatrième fois elle tomba avec plus de force dans le lavoir, tandis que la fillette était encore plus loin, occupée à nettoyer les couteaux. Le lendemain on constata que la cruche à naphte était plusieurs fois renversée, malgré qu'on la posât toujours ailleurs, la barricadant avec des pots, des seaux, des paniers, etc. La provision de trois jours fut répandue instantanément.

Le soir du même jour et le second du service de Marie, ma femme fit apporter un bain pour l'enfant ; après l'avoir déshabillé, apprêté tout ce qu'il était nécessaire d'avoir sous la main, elle fit apporter la petite baignoire. Au moment de mettre l'enfant dans l'eau, elle aperçut quelque chose au fond. Elle regarda attentivement, c'était le fer à repasser. La fille l'emporta au plus vite à la cuisine, et ma femme appela Pauline lui reprochant ce tour de mauvais goût, qui pouvait blesser l'enfant. Elle s'excusa, disant qu'un cas pareil était déjà survenu le matin, quand il n'y avait personne autre à la cuisine que cette petite fille. « Madame, dit-elle, a demandé la baignoire j'y ai versé de l'eau bouillante et j'allais chercher de l'eau froide pour préparer le bain ; je m'approchai de la baignoire et que vis-je au fond ! le fer à repasser. Ce jour là, j'aperçus aussi, ça et là dans la cuisine, de l'eau répandue on ne sait par qui, de petits marécages qu'il fallait essuyer sans cesse ».

Le lendemain la cuisinière ayant fait cette besogne, alla chez ma femme et déclara que si ces choses continuaient, il n'y aurait jamais de torchons secs. J'écoutais cette plainte me préparant d'aller à mon bureau ; ma femme ne répondit rien, lui dit d'aller chez le boucher vis-à-vis chercher la viande du déjeuner. J'entendis la cuisinière nettoyer encore le plancher, s'emportant et maudissant et je sortis enfin, en fermant la porte à clef, laissant Pauline au salon qu'elle rangeait, et Marie auprès du berceau. Un

quart d'heure plus tard, les pas de la cuisinière se firent entendre, et en ouvrant la porte elle s'écria : « Qu'est-ce donc, au nom de Dieu ! » J'ouvris la porte de la cuisine et j'y vis un marécage assez étendu.

Avant le soir, après que la cuisinière eut rangé la cuisine et mis en ordre la vaisselle sur l'étagère, Marie s'avança vers le robinet pour prendre un verre d'eau. La paroi où se trouvait le robinet forme un angle droit avec l'étagère où on range la vaisselle ; à peine la fillette eut-elle rempli son verre d'eau, que deux marmites s'élancèrent à la fois de l'étagère et volèrent à sa poursuite ; assurément, elles lui auraient porté des coups douloureux si la cuisinière ne les eût saisies au vol comme ustensiles de son métier. Ce qu'il y a d'original dans tous ces faits, c'est que chaque fois qu'il arrive quelque chose de pareil à la cuisine, la fillette implore la cuisinière et la femme de chambre de ne rien dire aux maîtres ; il est évident qu'elle craint d'être congédiée.

Le lendemain — un dimanche — nous entendîmes, étant encore au lit, un bruit venant de la cuisine, comme la chute du bâton du balai. Lorsque la femme de chambre vint pour prendre nos habits, nous l'interrogeâmes sur la cause du bruit, elle nous répondit que la jeune fille n'ayant pas encore de lit, partageait le lit de l'une d'elles. Aujourd'hui, justement, elle dormait avec la cuisinière qui se leva à 6 heures, s'habilla et alla à l'église : la cuisinière ayant une sainte image au chevet de son lit, allumait souvent une lampe auprès de l'image et tenait pour cet effet de l'huile dans un flacon qu'elle posait sur la table, entre les deux lits. Quelque temps après la sortie de la cuisinière, la femme de chambre fut éveillée par un bruit sourd, venant de la table ; en se relevant elle aperçut le flacon auprès de la tête de Marie qui dormait la tête tournée au mur. Tout à coup elle s'éveilla en criant : « Je ne veux pas, je ne veux pas ! allez-vous en. » On vit qu'elle était entièrement arrosée d'huile. A cet instant, le flacon s'élança du coussin au plafond, et enfin tomba à terre avec un fracas dont la force parvint jusqu'à nous. Cependant, le flacon n'était point cassé.

Quand la cuisinière revint de l'église, elle se mit à apporter le thé ; la femme de chambre était au salon et Marie auprès de l'enfant, il n'y avait donc à la cuisine âme qui vive. Voulant sortir de bonne heure ce jour-là, je demandai la bouilloire. La cuisinière s'empressa de l'apporter de la cuisine, Mais quel fut son étonnement et son effroi en voyant que l'eau s'écoulait de la bouilloire, inondant tout le plancher ! il fallut prendre à nouveau de l'eau, du charbon, réchauffer, et Monsieur qui demandait au plus vite la bouilloire ; elle ôta en toute hâte le couvercle... mais quelle surprise ! elle la vit pleine jusqu'au bord. Elle nettoya le plancher et servit.

La soirée était celle de la séance avec le médium Janek, qui vient cons-

amment tous les dimanches ; comme il tardait à venir, on proposa de placer Marie à la table. La proposition n'était pas généralement approuvée ; on craignait une impression trop forte pour la fillette qui n'avait pas la moindre idée des séances, surtout dans l'obscurité, avec des cartons lumineux appendus aux deux coins de la chambre, avec des appareils photographiques en face des assistants, et d'autres accessoires étranges aux yeux de ceux qui n'y sont pas habitués.

On convint donc qu'au lieu de rester dans les ténèbres, nous passerions dans la chambre à coucher éclairée faiblement d'une lampe vénitienne en couleur. Ma femme devait prendre part à la séance, mais restant quelque temps avec nous elle devait s'éloigner sous un prétexte quelconque et faire asseoir Marie à sa place ; elle était témoin de tout en berçant l'enfant dans la même chambre. Notre plan s'effectua, cependant la jeune fille ne nous procura pas le succès désiré ; la table remua un peu mais ne donna aucune réponse aux questions qui lui étaient faites. En attendant, Janek étant venu, nous fîmes une pose et nous nous assîmes avec deux médiums, plaçant l'un vis-à-vis de l'autre ; cette fois il n'y eut rien de mieux, ce fut plus mal encore car les manifestations manquèrent complètement, sans savoir pourquoi.

A la fin de la séance des frappelements se firent entendre sous la chaise du médium féminin, ce qui produisit une satisfaction générale ; ce que voyant la fillette s'élevant un peu sur son séant, tâcha d'imiter ces frappelements avec les pieds de la chaise, par derrière. Un des assistants, le Dr Wat..., conclut par ce bon mot : « Et voilà la petite qui commence à devenir médium ». Déçus dans notre attente nous quittâmes la séance plutôt que de coutume.

En général comme nous l'avons vérifié dans d'autres cas, deux médiums placés ensemble à une séance n'influent pas avantageusement le cours des phénomènes. Au reste le contrôle est difficile pour juger lequel des deux a causé la manifestation. Une autre fois nous essayâmes la séance avec la fillette seule, le résultat ne fut pas mauvais, la table s'agita violemment de part et d'autre. Il y eût plusieurs frappelements, mais particulièrement nous reçûmes des réponses très justes aux questions ; au commandement en langue étrangère : « Tournez à gauche, maintenant à droite, saluez la petite, le monsieur, remuez violemment, etc.

Depuis le jour où la jeune fille se trouve chez moi, j'ai entrepris d'établir un journal pour inscrire les faits qui auront lieu, avec une rubrique indiquant la date, le beau temps et les lunations. Les manifestations ne sont pas fréquentes. Il se passe nombre de jours qui n'apportent rien du tout. Autant que j'ai pu l'observer cela dépend de la disposition du médium

de son agitation, comme aussi de la tension de sa vue ou de sa volonté.

Au bout du compte, tous les arguments que nous pourrions alléguer comme preuve de la cause, sont à tout égard trop préconçus encore. Examinons et notons.

WITOLD CHLOPICKI.

N. D. L. R.: Le mois prochain nous donnerons les certificats de personnes honorables, qui prouvent que les recherches de M. Witold Chlopicki, sont suivies et faites avec le véritable esprit scientifique.

JEANNE D'ARC.

ET LE SPIRITUALISME MODERNE.

Les journaux du Sud-Ouest prennent compte, en termes élogieux, d'une série de conférences qui vient de faire, sous ce titre, dans leur région. M. Léon Denis.

Voici comment s'exprime *La Dépêche*, de Toulouse, au sujet de la conférence faite à Agen le 25 janvier dernier :

« Samedi soir, au théâtre municipal, a eu lieu la deuxième conférence de M. Léon Denis membre de la Ligue de l'enseignement, sur Jeanne d'Arc, ses voix et ses visions.

« L'orateur était entouré de MM. Fazuilhe, secrétaire général ; Thibaut, adjoint au maire ; Dessez, inspecteur d'Académie ; Barreau, directeur des postes et télégraphes ; G. Pradelle, avocat ; Tarbès, receveur municipal ; G. Thomas, ancien adjoint et de nombreux professeurs du lycée.

« Un public nombreux se pressait dans la salle.

« Ainsi que nous le disions dans notre compte rendu de la première conférence de M. Denis, l'éloquent conférencier est un spiritualiste et un spirite. Aussi croit-il fermement aux voix et aux visions de la vierge d'Orléans et à sa mission spirituelle.

« Pour lui, Jeanne était un missionnaire descendu des cieux pour sauver la France, et un médium supérieurement organisé. Le Christ lui-même ne fut d'ailleurs, si l'on en croit les spirites, qu'un médium de premier ordre.

« Le spiritualisme et le spiritisme, voilà la religion de l'avenir, celle que professe dès aujourd'hui l'élite intellectuelle de tous les pays !

« C'est en ces quelques mots que peut se résumer le discours de M. Denis.

« Il serait cependant injuste de ne pas constater que si les spirites qui

l'écoutaient prenaient à l'entendre un plaisir très grand, nous connaissons aussi des matérialistes et des athées que la parole de l'éloquent conférencier a ravi, si elle ne les a point convaincus.

« Nous avons rarement entendu parler une langue plus pure, plus riche, plus colorée, plus imagée que celle que M. Léon Denis met au service de la cause qu'il défend avec une sincérité et une conviction à laquelle tous rendront hommage.

« Il a réellement charmé tout son auditoire et la soirée de samedi restera dans notre mémoire comme un régal littéraire de haut goût.

« Nous rappelons à ce sujet que l'ouvrage de M. Léon Denis, *Après la Mort* (solution scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de la mort), a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Avec le neuvième mille vient de paraître une édition nouvelle et plus complète. Voici en quels termes le Dr Istrati, professeur à l'Université de Bucarest, *inspecteur général de l'enseignement supérieur en Roumanie*, apprécie cette ouvrage :

« Depuis trois ans, grâce au nouveau spiritualisme, j'ai cessé d'être athée, après vingt-cinq ans de recherches et de positivisme mal compris ; j'ai lu beaucoup d'ouvrage écrits dans ce sens et je dois déclarer que votre livre *Après la Mort* est l'un des meilleurs que je connaisse. Un pareil recueil pour une société comme celle de mon pays, laquelle quoique jeune, est déjà ravagée par le matérialisme terre à terre, serait tout à fait indiqué et très utile pour relever les consciences, pour élargir la pensée pure et pour nous fortifier dans la véritable lutte de l'homme pour l'existence, lequel, bannissant l'épicurisme, ne doit jamais oublier le but noble de la vie et ce qu'il se doit à lui-même et à ses frères. C'est pourquoi je viens vous demander, dans un sentiment désintéressé, de permettre la traduction en roumain de votre travail (1). »

(1) *Après la mort* est un vol. généralement considéré comme œuvre philosophique et morale de premier ordre ; admirablement écrit il console les âmes éprouvées, il émeut le positiviste dont il détruit sagement et avec rationalité les théories scientifiques, qui ont fait leur temps, après avoir accompli le plus salutaire travail de démolition (Librairie 12, rue du Sommerard, Paris).





ANIMISME ET SPIRITISME

Tiré de la *Nouvelle Revue* du 15 février 1896.

Animisme et spiritisme, par ALEXANDRE AKSAKOF (1). — Tout le monde est unanime à envisager notre fin de siècle comme une période de transition ; sciences, arts, littérature, industrie, tout se transforme et se renouvelle, tout est en enfantement. A ne considérer que les théories scientifiques, ne voyons-nous pas couler les édifices qu'on croyait le mieux établis ? La théorie atomique est en faillite ; l'éther, le fameux éther, cette conception si indispensable à la théorie des ondulations, n'existe plus : lord Kelvin lui a donné le coup de grâce ; la théorie électro-magnétique de l'univers n'est pas assurée d'un meilleur sort, et ainsi de toutes les grandes conceptions qui ont successivement dominé dans la science. L'époque actuelle est surtout une période d'analyse ; la nouvelle synthèse qui se fera d'ici vingt, trente, quarante ans, dominera à son tour pour faire place, au bout d'un siècle, à une autre. Mais certainement chacune de ces grandes conceptions a marqué et marquera un progrès pour l'esprit humain. Ceux, surtout spiritualistes, qui accusent la science de faire faillite, c'est-à-dire de ne faire que peu pour l'avancement moral du genre humain et rien du tout pour nous éclaircir sur les destinées de l'homme, ne comprennent pas très bien le rôle de la science, et en tout cas confondent science et matérialisme, parce que ces deux termes se trouvent souvent unis. La science n'est pas nécessairement matérialiste et le matérialisme n'a jamais été la science. Il y a là une équivoque fâcheuse. Sans doute, l'homme qui passe sa vie dans un laboratoire a une tendance à ne pas voir au-delà de la matière qu'il scrute, et à traiter de métaphysique ce qui est pour lui le synonyme de songes

(1) *Animisme et Spiritisme*. Essai d'un examen critique des phénomènes médiumniques, spécialement en rapport avec les hypothèses de la « force nerveuse », de l'« hallucination » et de l'« Inconscient » ; comme réponse à l'ouvrage du docteur Ed. v. Hartmann intitulé *le Spiritisme*, par Alexandre Aksakof. Traduit de l'édition russe par Berthold Sandow. in-8° (700 pages). Prix : 10 francs. Librairie des sciences psychiques, 12 rue du Sommerard.

creux, tout ce qui ne tombe pas immédiatement sous les sens. Il y a cependant des exceptions, et nous pourrions citer bien des savants — nommons seulement Pasteur — qui sont ou étaient franchement spiritualistes. La science n'est donc pas l'ennemie du spiritualisme et, si elle n'a pas pour but de relever la morale humaine, elle ne fait du moins rien pour gêner son développement; l'amélioration de l'hygiène physique et intellectuelle qu'elle procure est plutôt favorable à ce développement. Puis, il n'est pas prouvé qu'elle sera toujours impuissante à nous renseigner sur les destinées humaines: témoin la tentative faite par Aksakof. Quoi qu'il en soit, la lutte entre le matérialisme et le spiritualisme — et c'est à cela que nous voulions en venir — ne doit donc pas se passer sur le dos de la science. Ce qui est vrai, c'est que le matérialisme, poussé à ses dernières limites, précisément par des hommes de science, provoque aujourd'hui une réaction inverse; il perd du terrain devant le spiritualisme; et certes, le peu de solidité des théories scientifiques en général et l'état embryonnaire où se trouve encore la science sociale n'y ont pas peu contribué. Mais il n'y a pas là un simple jeu de hascule; autrement le progrès serait un vain mot.

Tout d'abord une nouvelle science, fondée par des physiologistes, matérialistes il est vrai, la *psycho-physiologie*, a pris naissance; des sociétés de psychologie expérimentale se sont formées, et celle de Londres a déjà fait parler d'elle en publiant de gros recueils de faits dits *télépathiques* , qui ne sont pas de simples histoires de revenants destinées à faire frissonner les fileuses dans les veillées de la chaumière. Ces faits, qu'on a encore baptisés du singulier nom d'*hallucinations véridiques*, ne font pas le bonheur de nos psychologues matérialistes, parce que l'explication qu'ils sont forcés d'en donner est fortement tirée par les cheveux. De là aux faits du spiritisme il n'y avait qu'un pas, et vraiment faut-il jeter la pierre aux savants qui, dans le dédale des contes à dormir debout et de préjugés qu'on décore de ce nom, ont cru découvrir un certain nombre de faits dont l'explication est difficile d'après les théories scientifiques reçues et ont le courage d'en chercher une explication plus rationnelle? Le spiritisme, ainsi compris, devient une doctrine philosophique qui relève du spiritualisme, en même temps que, par son côté expérimental il a le droit de se réclamer de la science.

L'auteur d'*Animisme et Spiritisme*, après une longue vie consacrée à l'étude de ce genre de phénomènes, est devenu un spirite convaincu.

Mais il n'impose pas, d'une façon péremptoire, sa foi intime, sa conviction subjective. Il s'est simplement efforcé de tirer la théorie spirite du discrédit où l'ont plongée ses propres partisans. Il ne recherche, pour le moment, que la justification du spiritisme au point de vue théorique.

« Le but général de mon travail, dit-il, n'a pas été de prouver et défendre à tout prix la réalité des faits médiumniques, mais d'appliquer à leur expli-

cation une méthode critique conforme aux règles indiquées par le docteur Hartmann. » Ce philosophe allemand — continuateur bien connu de Schopenhauer — avait avancé trois hypothèses devant expliquer tous les faits médiumniques, si seulement on voulait se conformer à ces trois principes méthodologiques, qu'on ne peut impunément transgresser : 1° il ne faut pas sans nécessité multiplier les principes, c'est-à-dire en chercher un deuxième tant que l'on peut se contenter du premier ; 2° il faut s'en tenir aussi longtemps que possible aux causes dont l'existence est justifiée par l'expérience ou basée sur des déductions certaines, et ne pas rechercher des causes dont l'existence est douteuse et sans preuves, dont la valeur ne consiste qu'à servir d'hypothèse pour expliquer les phénomènes en question ; 3° il faut se restreindre autant que possible, aux causes naturelles et ne se décider à passer ces limites qu'à la dernière extrémité.

Aksakof, qui — disons-le en passant — avait déjà eu à soutenir une polémique ardue contre le professeur Mendéléeff, polémique qui ne paraît pas avoir tourné à l'avantage du célèbre chimiste, entreprit résolument de disputer le terrain au docteur von Hartmann. Il réunit les faits et observations qu'il avait accumulés pendant trente années, puisant aussi bien dans sa propre expérience que dans toutes les littératures du monde, les classa d'après un système strictement logique et publia sa *Réponse au docteur von Hartmann*, sous le titre d'*Animisme et Spiritisme* ; ce livre parut d'abord en langue allemande, à cause des conditions imposées à cette époque par la censure russe. L'auteur analyse un à un les faits qu'il expose, en se conformant strictement aux principes méthodologiques exigés par le philosophe allemand ; il fait largement droit aux explications proposées par ce dernier ; mais, procédant par élimination, il trouve un résidu de faits qui ne peuvent être expliqués par aucune des théories admises ou proposées. Il arrive — la réalité des phénomènes en question étant admise provisoirement — à la nécessité logique de conclure à l'intervention dans notre vie, d'intelligences conscientes extra-humaines ; en d'autres termes, à l'existence d'un monde supra-sensible. En raison même des tendances qui portent la société moderne vers un mysticisme qui n'est pas toujours de bon aloi et des dangers qui peuvent en résulter pour elle, il ne sera pas inutile de feuilleter un livre sincère, bien documenté et bien raisonné, comme celui d'Aksakof, livre précisément dégagé de tout mysticisme et discutant froidement le problème des destinées humaines. Quelles que soient les opinions des lecteurs, ils auront toujours quelque profit à retirer de cette lecture, d'autant plus que ce problème troublant ne laisse personne indifférent, pas même le matérialiste le plus endurci.

Ajoutons que le livre se lit aisément, ce qui est à l'éloge du traducteur.

D^r X.



UN PRESENTIMENT VÉRIFIÉ

Cher Monsieur Leymarie,

Dans une société, lorsqu'on entame la question du spiritisme, on entend dire souvent : « Les spirites sont-ils fous ? Sont-ils des sages ou des hallucinés épris d'une idée fantastique, rapportant tout à des élucubrations enfantées par leurs cerveaux malades ? Ou des gens en possession réelle de faits extraordinaires, qui en cherchent l'explication à l'aide de la science, de la logique et du bon sens ? »

Avoir des rapports avec les habitants de l'au-delà, est une tendance très grave qui vaut aux spirites le nom de visionnaires et d'hallucinés de la part des positivistes et des indifférents ; ils ont aussi les malédictions et les injures de celui que la doctrine spirite inquiète pour ses affaires et son avenir.

Nous le savons, selon la loi de la nature, chaque être tend à aller du bien de chaque jour au mieux du lendemain, et cette marche universelle et perpétuelle du progrès incite les esprits sérieux à la recherche constante du bonheur.

Mais, si pour être heureux dans le présent, il faut la pratique raisonnée de la saine morale, et pour l'avenir l'affirmation absolue de sa progression, quelle est donc la philosophie qui peut le promettre au même degré et avec la même évidence que la philosophie spirite ? Assurément aucune !

La philosophie spirite jette une éclatante lumière sur la mission de l'homme sur la terre, sur son splendide avenir dans la vie d'outre-tombe.

Cette philosophie nous enseigne, que les âmes incarnées ou désincarnées sont pénétrées par Dieu, fluide universel intelligent ; que les âmes prennent possession des corps humains, après s'être essayées dans les corps des êtres vivants qui ont précédé celui de l'homme, pour se faire à l'aide des sens matériels la notion exacte des choses vues, senties, entendues, goûtées et touchées.

De même qu'un corps humain est mû par l'âme, qui en a pris possession en s'y incarnant, de même tous les hommes et la terre elle-même, sont plongés dans ce fluide universel intelligent qui meut tous les corps plastiques avec harmonie, fatalement et logiquement.

C'est donc Dieu, substance intelligente universelle, qui veut tout ce qui a besoin d'être mû, c'est-à-dire la matière neutre et inerte.

La philosophie spirite, fondée par le savant investigateur Allan Kardec, nous enseigne aussi que ceux qui nous ont quittés nous entourent, pleins de vie; leur douce influence pénètre nos âmes, leur fluide nous enveloppe, leur amour nous soutient, ils sont heureux de nos pensées affectueuses.

La philosophie spirite nous enseigne que la terre qui nous porte occupe une place inférieure parmi les mondes habités, la terre étant un lieu d'exil et d'épreuves, et les hommes y reçoivent fatalement la punition méritée par leur orgueil passé, leur égoïsme et leur manque de charité.

Le méprisable orgueil source de nos maux, nous devrions sans cesse l'avoir en vue, quand nous luttons contre nous-mêmes pour atteindre un perfectionnement qui est notre loi. Notre but, sur cette terre d'épreuves, est de tendre la main à celui qui souffre, de soulager ses maux et de lui faire entrevoir ce qu'ont de sublime le dévouement et la fraternité véritable.

Quant à nos frères imbus d'orgueil et pétris de préjugés, nous devons tendre à arracher le germe du mal qui les dévore et à l'aide de bons exemples, par tous les moyens possibles les mettre à leur portée.

Si chaque homme gravait dans son cœur les principes de fraternité, de charité et d'humilité, l'humanité marcherait à grands pas vers le mieux, vers le progrès désiré ardemment, mais tant que l'homme sera orgueilleux, stupide, égoïste et ne comprendra pas la charité, la fraternité et la solidarité humaine, la justice en un mot, il y aura toujours des retardataires.

Les spirites n'ont pas le monopole de la vertu, mais ils doivent plus que les autres hommes prêcher d'exemple, pour faire reconnaître partout l'excellence de leurs doctrines.

Au mois de juillet 1893 une ancienne amie de ma mère vint nous visiter à Czezelowka, Mme Anne M..., une personne âgée, très instruite et surtout pleine de sincérité.

Cette dame nous raconta un fait de pressentiment, plein d'intérêt dont je vais vous faire le récit pour le porter à la connaissance de nos frères, en croyance car il les satisfera, j'aime à le croire.

« Le 19 février 1891, j'étais assise, à 6 heures du soir, toute seule dans ma chambre à coucher; je tricotais des bas et j'étais gaie, très bien portante. Je me levais de temps en temps pour jeter une bûche dans la cheminée où un feu de joie flambait.

« Tout à coup, je ne sais pourquoi, j'éprouvai un sentiment particulier d'horreur et de crainte; c'était une sensation indéfinie dont je ne pus me donner aucune explication. Il me fut impossible de chasser ce sentiment et

je me levai pour passer dans la salle à manger ; là, mon domestique dressait la table pour servir le thé et je lui posai quelques questions au sujet du temps qu'il faisait dehors par rapport à l'homme que j'avais envoyé à la poste.

« Je m'efforçai de me débarrasser de ce sentiment de peur et d'horreur et je ne pus y réussir, car il dura à peu près une demi-heure ; et quand il disparut, je restai toute la soirée, triste et abattue, comme si je pressentais le malheur qui devait m'arriver.

« Pendant toute la nuit je ne pus m'endormir ; seulement vers 8 heures du matin, je fus plongée dans un profond sommeil.

« Je me réveillai à 2 heures de l'après-midi, et après avoir fait ma toilette, j'allais déjeuner lorsque une estafette m'apporta un télégramme m'annonçant la mort de ma sœur favorite, Joséphine R..., qui habitait Lytomir. Cette sœur m'était très chère, depuis notre séparation qui datait de quatre ans, nous nous écrivions régulièrement toutes les semaines.

« Depuis huit jours je n'avais eu aucune lettre de sa part, j'ignorais qu'elle fut malade, mais au moment de mon tout particulier sentiment de crainte et sans penser à ma pauvre Joséphine, j'avais l'impression réelle que quelque chose de terrible se passait.

« Le lendemain j'allai à son enterrement, à Lytomir, et là, j'appris de mon beau-frère, que ma sœur Joséphine avait rendu le dernier soupir à 6 heures du soir, au moment même de mon pressentiment.

« Je n'ai jamais été une fervente catholique, et, je l'avoue, souvent le doute de l'existence d'une âme et de son immortalité s'emparait de moi, d'autant plus que mon vieux mari que vous connaissiez, disait souvent : « Moi je crois à un seul dieu, c'est le dieu Soleil ! Celui-là, au moins, on le voit, on sait ce qu'il fait pour nous ; en hiver, quand il s'en va, tout le monde grelotte ; au printemps, quand il revient, chacun danse, rit, chante ; les oiseaux, les poissons, les animaux et les hommes et jusqu'aux insectes, se réjouissent de le revoir. Le Soleil fait la pluie et le beau temps ; sans lui mes champs de seigle et de froment, de colza et de tournesols, mes prés, mes pâturages, mes vergers et mes forêts ne me rapporteraient pas un copec. Je dis qu'il faut être aveugle et même estropié du cerveau pour croire à autre chose qu'au Soleil ! Les prêtres, à mon avis, ne sont rien autre que des artisans de mensonge et de d'hypocrisie ! »

« Mais alors, s'il n'y avait pas d'âme, d'où viendrait ce pressentiment irrésistible que j'avais ressenti à une aussi grande distance, à l'heure même où ma chère sœur expirait ? Pourquoi ce sentiment si pénible de peine et

de tristes appréhensions ? A tout effet intelligent il y a une cause intelligente, c'est ma conviction M. de Kronhelm. »

JOSEPH DE KRONHELM.

FRANCIS SCHLATTER

Les journaux des Etats-Unis et de la France ont beaucoup parlé, ces mois derniers, des guérisons obtenues par un individu jusqu'alors inconnu. *Francis Schlatter*, alsacien et catholique, né le 29 avril 1856, à Ebersheim, canton de Schlestat. Il n'a jamais été marié. (Article du *Petit Journal*.)

Arrivé à New-York en 1884 : il y travaillait comme cordonnier, il était à Denver (Etat de Colorado) en 1862.

C'est de cette ville qu'il est parti au mois de juillet sans argent, pauvrement vêtu et pieds nus, pour répondre à la mission à laquelle son père l'avait appelé, et à laquelle il avait été préparé par ses guides célestes ; il fut arrêté, incarcéré comme fou. Parmi les prisonniers il obtenait des guérisons ; à plusieurs reprises, dans ses pérégrinations, il fut tantôt renfermé, tantôt libéré, et couvert des bénédictions des malheureux qu'il rencontrait et soulageait. Il arriva ainsi jusqu'à San-Francisco, traversant le grand désert, seul et à pied, ce qui constitue une odyssée presque incroyable ; au milieu des sauvages tribu des Navajos, il guérit le chef, se rendit à Albuquerque (nouveau Mexique), y passa quarante jours sans prendre nourriture et en prières après la simple imposition des mains ; il obtenait des guérisons.

C'est alors qu'un M. Fox, au mois de juillet dernier, ayant entendu parler de lui, se rendit à Albuquerque où il fut guéri de sa surdité ; constatant d'autres guérisons autour de lui, il engagea Schlatter à venir à Denver.

M. Fox fut membre du Conseil municipal de la ville de Denver, sa famille est catholique ; il jouit d'une réputation de parfaite honorabilité.

Son invité chez lui, la foule se groupait devant sa maison, attendant l'apparition du guérisseur qui toujours, avec une courte prière et en prenant les mains des malades, les renvoyait au bout d'un instant, quelquefois guéris instantanément, le plus souvent bien soulagés avec guérisons au bout de quelque temps, mais rarement sans aucun effet.

Il serait impossible de relever ici toutes les lettres témoignant l'exactitude des faits ; voici quelques exemples :

M. J. M. Foote grand commandeur des loges maçonniques de l'Etat de

Wyoming, affirme que sa fille âgée de 12 ans, aveugle dès sa naissance, de l'œil gauche, a recouvré la vue complètement et instantanément.

Le général Test, a vu et examiné un homme ayant la main paralysée, qui ne pouvait marcher sans béquilles ; après l'imposition des mains du guérisseur la main était souple et saine comme l'autre, il s'en allait portant sa béquille sous son bras.

Mme M. C. Holmes, guérie d'une tumeur sous les yeux, et d'autres maladies telles que catarrhes, rhumatismes, maladies du foie etc.

Dans les derniers temps la foule augmentait, et on a pu voir jusqu'à 5,000 personnes passer devant lui, dans une journée.

Rentré chez lui, le soir, il se plaisait à lire la Bible, dans la famille de M. Fox, et après un léger repas, souvent une simple tartine de pain beurrée, et un verre de vin, il se couchait ; il se levait frais et bien portant le lendemain, pour recommencer sa laborieuse journée.

Un jour on l'attendit en vain ; la foule arrivait, par centaines d'affligés et on frappe à sa chambre : silence. On ouvrit, on trouva ce simple billet :

« Ma mission ici est terminée ; Père m'emmène ailleurs. Adieu ».

Personne ne l'avait vu partir, personne n'a pu le retrouver.

Schlatter n'a jamais pris la plus simple des rétributions à qui que ce soit.

RECETTE CONTRE TRISTESSES ET MELANCOLIES

J'avais un jour quelques amis réunis chez moi ; je ne sais pour quelle raison, ils semblaient tristes et mélancoliques.

J'essayai plusieurs sujets de conversation, rien ne diminuait, et même je m'aperçus qu'ils avaient de la peine à comprimer des bâillements.

Que faire pour chasser tristesse et bâillements ? L'idée singulière me vint de traiter la question des miracles, vrai coup d'inspiration.

J'avais dans ma bibliothèque de vieux bouquins reliés en parchemin, en veau et en peau d'âne, que dans ma jeunesse, grand amateur de lectures de toutes sortes, j'avais achetés à des bouquinistes qui étalent leurs boîtes sur les quais.

Je fouillai dans un rayon de ma bibliothèque, en tirai Origène, auteur grec. Je l'ouvris au hasard et je tombai sur ce passage : « Les magiciens d'Egypte, pour quelques petites pièces de monnaie, font dans les places publiques des choses extraordinaires. Ils chassent les démons des corps des hommes, guérissent les maladies, évoquent les âmes des héros, font

« paraître des tables chargées des plus excellents mets, font mouvoir des animaux inconnus, etc., etc. »

Je ne pus achever la lecture de mon passage, trois éclats de rire des plus retentissants se firent entendre. Mes autres amis, d'une gaieté moins bruyante se contentèrent de sourire.

La tristesse avait disparu, plus de bâillements comprimés, on était d'une gaieté presque folle. Ce fut un encouragement pour moi.

Je remis Origène à sa place et pris Suétone, vie de l'empereur Vespasien; je feuilletai pendant quelque temps la vie de l'illustre conquérant de la Judée, de l'implacable vainqueur du peuple de Dieu, et je lus tout haut les lignes suivantes : « Deux hommes du peuple, l'un privé de la vue, l'autre ayant une jambe affaiblie, se présentèrent à Vespasien pendant qu'il était assis sur son tribunal et lui demandèrent la guérison de leurs maux, conformément à l'avertissement qu'ils en avaient eu du dieu Sérapis, pendant leur sommeil. Le dieu leur avait assuré que César rendrait la vue à celui qui en était privé en crachant sur ses yeux, et qu'il affermirait la jambe de l'autre en la touchant simplement avec le talon. »

« Vespasien avait bien de la peine à croire à ce que lui disaient ces deux hommes, il n'osait compter sur la réussite de ces deux miracles et il hésitait à tenter l'épreuve. Vaincu par les prières de ses amis, il se décida à essayer, et il réussit complètement. L'aveugle recouvra la vue; l'homme à la jambe affaiblie la sentit plus solide que jamais. »

Ma lecture n'était pas encore terminée, que je me sentis assourdi par des ha ! ha ! hé ! hé ! hi ! hi ! ho ! ho ! formidables qui ébranlaient mon humble toit. En même temps les rieurs se tordaient tant et tant que je les crus épileptiques.

Ces rires et cette gaieté que je trouvais par trop impertinents, me froissèrent, me blessèrent, je m'irritai et résolus de me venger cruellement. Un plan me passa par la tête, je résolus de suffoquer ces rieurs impitoyables qui n'hésitaient pas à humilier mon légitime orgueil.

Se moquer des thaumaturges de l'antiquité, c'était se moquer de moi, qui me considère comme un thaumaturge moderne.

Je dissimulai néanmoins ma vengeance, et remplaçai Suétone par *Flavius Josèphe*, auteur des *Antiquités judaïques*. J'ouvris Flavius Josèphe, et à très haute et très intelligible voix, je lus ce qui suit : « Le roi Salomon considéré encore aujourd'hui par les Orientaux comme un grand thaumaturge et un grand prophète, le roi Salomon laissa des formules d'exorcismes qui lient les démons, de manière qu'ils ne peuvent revénir, quand on les a une fois chassés. »

« Ce précieux secret subsiste encore aujourd'hui parmi nous, car, je sais

« qu'un nommé Eléazar, de notre nation, délivrait ceux qui en étaient pos-
« sédés, et qu'il le fit en présence de l'empereur Vespasien, de ses fils, de
« ses officiers et de ses soldats. Voici comment il agissait : il approchait des
« narines du possédé, un anneau, dans lequel était enchâssée une des ra-
« cines que Salomon avait indiquées. Son odeur attirait le démon et le fai-
« sait sortir par les narines. Le possédé tombait à terre.

« Alors, Eléazar, au nom du roi, conjurait le démon de ne plus revenir, et
« récitait sur le malade les prières que Salomon avait composées pour cet
« objet. Afin de convaincre l'assemblée qu'il possédait le pouvoir de chasser
« les démons, Eléazar mettait devant les personnes présentes un petit vase
« plein d'eau, et commandait au démon de renverser ce vase, en sortant du
« corps du malade pour faire voir qu'il l'avait quitté ; comme cela ne man-
« quait jamais d'arriver, c'était une preuve de la haute puissance et de la
« profonde science du grand roi. »

Je cessai de me faire entendre, et tout aussitôt, une légion de démons de
la plus folle gaieté s'empara de mes rieurs indécents. Ils n'en pouvaient
plus, à force de rire ; ils étaient en convulsion violente et m'attendis à les
voir suffoquer.

Il n'en fut rien, à mon grand désappointement, car je désirais ardemment
leur peine; ils quittèrent ma maison, ivres de risée, s'en allèrent, titubants,
on les eût crus échappés de quelque taverne où ils auraient sacrifié à Bac-
chus, plus que de raison.

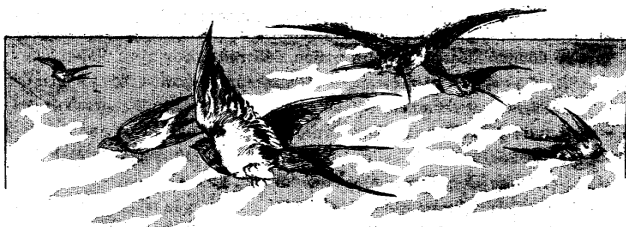
Quand ils eurent tourné les talons, et qu'ils furent complètement hors de
la portée de la vue, je m'écriai : « Que les modernes sont légers et enfan-
« tins ! ils rient des merveilles au-dessus de leur portée, comme de petits
« écoliers rient de la science du maître.

« Les anciens, eux, ne riaient pas, mais ils avaient la science, la haute,
« profonde et mystérieuse science que les modernes trop ignorants ne
« connaissent plus, dont ils ne se doutent même pas. »

En effet, quiconque possède la science, celle qui mérite véritablement ce
nom parce qu'elle a pénétré les vrais mystères de la nature, celui-là seul
est un homme sérieux, il peut braver les rires des sceptiques qui trônent
orgueilleusement sous la coupole dorée d'en face le pont des Arts.

HORACE PELLETIER,
Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie,
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).





LE DRAPEAU NOIR

NOUVELLE SPIRITIQUE INÉDITE (COMMUNICATION).

(Suite) voir *La Revue de mars* 1896.

Rose tarda plus que de coutume ; depuis la mort de Mme Cusseaux survenue depuis peu, le travail ne se faisait plus avec le même ordre et souvent Rose était forcée de rester un peu plus tard à l'atelier, pour réparer les bévues des deux filles de Mme Cusseaux devenues patronnes, l'aînée et la plus jeune ; celle-ci boiteuse par accident était paresseuse et comme elle enviait la beauté de Rose, dont elle était très jalouse, elle lui jouait toute sorte de mauvais tours ; elle l'accablait d'ouvrage et la réprimandait sans cesse à propos de rien bien qu'elle sût que Rose n'était pas fautive...

Pauvre Rose pensait Laurent, cette méchante boiteuse l'aura encore malmenée depuis la mort de Mme Cusseaux. Cette pauvre enfant est bien triste. Il doit se passer dans cette maison quelque chose que Rose ne dit pas ? Et le jeune ouvrier arpentait fiévreusement le trottoir attendant Rose ; enfin celle-ci sortit brusquement de l'atelier, pâle et les yeux rougis par les larmes qu'elle avait dû verser. Elle marchait si précipitamment la tête inclinée, qu'elle dépassa Laurent sans le voir. Le jeune homme aperçut que de l'atelier quelqu'un la guettait ; il marcha donc en sens inverse et passant devant la boutique des blanchisseuses, il entendit ces mots : « Tiens tu t'es trompée, c'est pas celui-là son amoureux ; est-tu bête Christine de croire qu'elle était avec un ouvrier ; c'est un monsieur qu'il faut à cette fille de ci-devant, de l'hospice.

Allons, fichez-moi la paix vous autres, dit un grand garçon à moitié ivre, qui fit irruption dans l'atelier par l'arrière boutique, vous ne tracassez cette fille que parce que vous êtes jalouses ; je ne veux plus de ça, je veux qu'elle revienne ici, entendez-vous... Le jeune couvreur n'en entendit pas davantage, il avait dépassé la maison et nul ne s'occupait plus de lui. Il fit alors un demi tour à droite et se mit à la poursuite de Rose qui absorbée semblait plutôt voler que marcher en s'éloignant des deux sœurs.

Laurent atteignit la jeune fille dix minutes après la scène que nous venons de relater.

Rose, lui-dit-il, négligeant pour la première fois de faire précéder son nom de mademoiselle, que se passe-t-il ? Vous venez de pleurer et vous êtes si préoccupée, que vous avez passé près de moi sans m'apercevoir ! De grâce, agissez avec moi comme avec un frère que la Providence vous a envoyé et qui fera tout ce qu'il lui sera possible pour vous aider dans les difficultés de la vie... Quelqu'un vous a-t-il insultée ? Rose parlez, je vous en conjure, et le jeune homme lui prit la main qu'il serra doucement pour la première fois aussi. La jeune fille ne retira pas sa main et balbutiante, par suite d'un reste de suffocation sanglotante, elle répondit : M. Laurent, c'est vrai, je vous regarde comme mon frère et j'ai toute confiance en vous, si je ne vous ai pas encore parlé de mes peines depuis la mort de Mme Gusseaux ma patronne, c'est que je craignais de vous attrister... Je suis désolée, continua-t-elle, d'être forcée de quitter mon atelier où j'ai fait mon apprentissage ; j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour tout supporter de mes deux maîtresses et aussi d'une autre personne.

Mais... de qui, demanda vivement Laurent, commençant à deviner la vérité ?

Rose reprit : ah ! je vois qu'il faut tout vous dire, hé bien ! sachez, M. Laurent, que quelque temps avant la mort de Mme Gusseaux, depuis qu'elle ne descendait plus à l'atelier, son gendre, un véritable mauvais sujet, doublé d'un hypocrite m'avait tenu des propos inconvenants ; j'avais fait semblant de ne pas comprendre pour n'avoir pas sujet à me fâcher, ce qui est toujours pénible quand on est forcé de se trouver souvent en présence de la personne ; bref je souffris beaucoup sans rien dire, constamment attentive à éviter toute occasion de me trouver près de M. Bolins. Celui-ci au contraire s'efforçait d'avoir affaire à moi à tout propos. La boîteuse finit par s'apercevoir du manège, elle nous épiait. Enfin dimanche matin, hier, j'étais revenue à l'atelier pour un travail pressé, pour terminer une commande, je pensais y être seule, M. Bolins étant toujours absent ce jour-là ; sa femme était dans la cour avec son bébé et la porte de l'arrière-boutique fermée à cause du courant d'air ; voilà que M. Bolins entre par la porte de la rue, je fis semblant de ne pas le voir, mais lui vint à moi et m'avoua carrément son amour, me faisant les plus abominables propositions. Il alla jusqu'à m'offrir de m'épouser après s'être divorcé avec sa femme. Je fus tellement indignée, bouleversée de son audace que je ne pus trouver un seul mot de réponse. Ce misérable prit mon silence pour une acceptation et voulu m'embrasser. Alors je retrouvais ma présence d'esprit, je le repoussais violemment et rouge de colère, j'allais ouvrir la porte de l'arrière-boutique,

mais Bolins souriant, s'échappa par la rue en disant : « Allons Rose, je vois que nous finirons par nous entendre ; j'ai le sac et tu es pauvre, tu as trop d'esprit ma petite pour que nous ne soyons pas bientôt de bons amis » ; sur ces mots il partit. Je réfléchis qu'il valait mieux ne rien dire à sa femme pour ne pas troubler sa quiétude, mais je pris la résolution de quitter l'atelier et de ne revenir le lendemain que pour annoncer mon départ et demander mon compte. Au moment où je fermais la porte de la rue, j'entendis un léger bruit derrière la grande armoire qui sert à serrer le linge sale, d'abord je n'y fis guère attention, j'étais, vous le pensez, trop énervée par ce qui venait de se passer entre moi et M. Bolins ; je remis la clef à la patronne et me retirai. Ce matin, j'ai comme de coutume travaillée la matinée, puis à midi, quand les autres ouvrières sont parties pour déjeuner, j'ai fait part de mes intentions aux patronnes. Je leur trouvais l'air étrange...

Et pourquoi nous quitte-tu Rose, dit d'un ton aigre-doux Christine ? Je désire travailler à la campagne.

Tu veux, dit Mme Bolins d'une voix étranglée par la colère, être plus libre pour recevoir les amitiés intéressées de mon mari, misérable petit serpent que nous réchauffons dans notre sein depuis tantôt deux ans ! ah ! oui, mademoiselle veut aller travailler à la campagne et pendant ce temps mon mari me cherchera querelle pour motiver notre divorce... vous avez bien mené votre petit jeu, Rose n'essayez pas de nier, Christine a tout entendu... on a bien raison de se méfier de ces gaminés d'hospice, cela a du sang vicieux en naissant.

Je me suis évanouie après ces derniers mots, je ne sais ce qui c'est passé après, mais en revenant à moi les ouvrières m'entouraient affectueusement. Mes patronnes leur dirent alors que j'étais étrangement indisposée et je partirai dès le lendemain pour la campagne, expliquant ainsi mon éloignement de l'atelier. Mes compagnes s'éloignèrent de moi un sourire moqueur aux lèvres... et la jeune fille se prit la tête dans les deux mains. Ma chère Rose, dit Laurent, vous auriez dû me parler plutôt des assiduités de M. Bolins, je vous aurais conseillé de quitter l'atelier dès la mort de Mme Cusseaux et vous n'auriez pas eu tant à souffrir... C'est vrai, Laurent, dit la jeune fille, je n'osais pas vous le dire ; je vous en ai fait le récit, crainte de vous faire de la peine.

Vous m'aimez donc un peu Rose ?

La pauvre enfant regarda tendrement le jeune homme et toute son âme passa dans ce regard ; elle fut plus que belle elle fut rayonnante... aucun mot humain n'eût répondu plus parfaitement à la question de Laurent.

Alors dit-celui-ci en lui prenant de nouveau sa main dans la sienne,

donnez-moi le droit de vous protéger devant Dieu d'abord, ensuite devant les hommes...

Rose bien que dans la rue se jeta dans les bras du couvreur et elle ne prononça que ces mots : pour toujours.

Laurent la baisa au front, ils s'étaient fiancés et étaient en ce moment tout près de l'église de Notre-Dame-de-Lorette, il était presque nuit l'église était encore ouverte ; sans s'être consultés ils entrèrent en se tenant par la main ; tous deux, agenouillés dans l'ombre, ils se jurèrent une éternelle fidélité. Adieu ma chère Rose, dit Laurent, j'apprendrai demain à M. Dupont nos fiançailles, mais à lui seul. Vous allez chercher de l'ouvrage plus près de votre logement et désormais nous passerons nos jours de fête ensemble jusqu'à ce que nous ayons fixé notre mariage, et ils se quittèrent plus complètement heureux qu'ils ne l'avaient jamais été depuis leur naissance.

Le dimanche suivant, Laurent présenta sa fiancée à son patron alors qu'il était seul dans son bureau. Le bon M. Dupont embrassa Laurent et Rose, comme l'eût fait un père ; comptez sur moi, mes enfants, dit-il, c'est moi qui conduirai ta jolie Rose la bien nommée à l'autel, mais je vous approuve de ne parler à qui que ce soit de votre engagement, puisque vous avez décidé de ne vous marier qu'à l'automne. Et M. Dupont fit cadeau à la jeune fille d'une jolie broche en or, avec une branche de myosotis émaillée, ce qui lui fit un plaisir extrême.

Quand vinrent les beaux jours, les deux amoureux allèrent passer leur jours de congé à la campagne. Laurent resta malgré sa grande liberté avec Rose dans une réserve des plus digne, il respectait sagement sa femme dans sa fiancée.

Durant les longues heures d'intimité que leur procuraient leurs promenades champêtres, les deux fiancés ouvrirent l'un à l'autre les trésors de leur cœur, ils étaient avides des moindres détails qui les faisaient se mieux connaître, Rose surtout interrogeait Laurent sur les moindres détails et accidents de sa vie jusqu'au jour béni où il était entré dans sa chambrette. La jeune fille fort ignorante trouvait son ami très savant et l'admirait naïvement ; elle lui avait demandé, dans une de leurs premières excursions dans le bois de Meudon qu'ils affectionnaient particulièrement, pourquoi il était devenu si bon après avoir été si méchant, du moins c'est ce qu'il lui avait dit, car pour elle, la chose lui paraissait impossible ; son Laurent était et avait dû toujours être une perfection !

Voilà, dit le jeune homme, vous savez que ce sont les gâteries de ma chère nourrice qui m'avaient rendu exigeant et susceptible et que la jalousie et bien d'autres sentiments s'emparaient de mon cœur ; lorsque Mme Dupont se fut

remariée et que d'autres enfants furent l'objet des tendresses, dont j'étais sevré... je fis sottises sur sottises, M. Dupont souffrait visiblement d'être forcé de me soutenir auprès de sa femme. Il fut plusieurs fois obligé de me menacer de m'abandonner à mon malheureux sort.

Mon patron, je crois chère Rose te l'avoir dit, n'allait jamais au café, si ce n'est pour faire ou rendre quelques politesses à des amis. Il ne sortait régulièrement qu'une fois par semaine, après le dîner et rentrait aussi régulièrement vers minuit. Les jours de sorties, il faisait toilette et il embrassait Mme Dupont avant de la quitter ; quand il était sorti, celle-ci haussait les épaules et grommelait entre ses dents quelques mots inintelligibles, auxquels du reste, je ne prenais nulle attention ; mais ce que je remarquais fort bien, c'est que le lendemain de ces absences l'excellent M. Dupont devenait tout plein d'indulgence pour moi. Ceci me frappa surtout un soir que j'avais eu une discussion avec la patronne.

M. Dupont me dit : Laurent, va faire un brin de toilette, je t'emmène avec moi ce soir. Je fus très satisfait de cet ordre, d'autant que j'en vis Mme Dupont extrêmement contrariée ; elle désapprouva son mari avec beaucoup d'aigreur de me prendre avec lui pour aller rue de Lille.

Toujours bon et pacifique M. Dupont ne répondit pas à sa femme et nous partîmes. Chemin faisant, mon patron m'apprit qu'il était, depuis de longues années, spirite convaincu, et que c'était dans le spiritisme, cette doctrine logique et consolante, qu'il avait puisé la force nécessaire pour supporter les ennuis de la vie et la tristesse de la séparation avec sa chère Emilie, laquelle l'avait elle-même initié, dès les premiers temps de leur mariage, au spiritisme... Il m'avoua même qu'à la mort de sa femme, il se serait suicidé, accablé qu'il était par le désespoir, s'il n'avait été soutenu par la chère présence de sa femme.

Vous avez vu Mélie ? dis-je, vous avez eu ce bonheur ?

Oui ! mon cher enfant, grâce à une personne possédant la faculté de produire des matérialisations, je t'expliquerai mieux tout cela une autre fois, un peu plus tard. J'ai donc vu Mélie, qui m'a dit qu'elle était bien heureuse, qu'elle m'attendait dans le monde astral, où je la retrouverai sûrement si je continuais à vivre en honnête homme, subissant ma destinée sans murmurer, en vrai chrétien de l'évangile. Que c'étaient les ennemis du genre humain qui prenaient prétexte des grandes douleurs pour pousser au suicide les hommes afin de leur faire avorter leur incarnation. De plus Laurent, dit-il fort ému, Mélie m'a prié de ne jamais t'abandonner et de te garder sous mon toit jusqu'à ce que tu sois un homme susceptible de résister aux tentations mauvaises du milieu ouvrier !

Ah ! dis-je fondant en larmes, quoi, ma bonne mère Mélie m'aime donc

toujours, elle vous a recommandé son petit Laurent, ainsi qu'elle m'appela toujours. Ah ! M. Dupont, je suis un misérable de vous faire tant de chagrin par mon mauvais caractère. Pardonnez-moi, dès ce jour, je vais m'amender... Causant ainsi nous étions arrivés rue de Lille. C'est à l'entresol du n° 7 qu'avaient lieu les réunions spirites. J'étais bien préparé par mon émotion pour m'y montrer attentif aux instructions qu'on y donnait. Je fus émerveillé de ce que je vis et je ne saurais décrire la profonde joie que j'éprouvais quand ma bonne nourrice se manifesta par l'intermédiaire d'un médium à matérialisation et vint me donner un message où je reconnus son langage habituel et jusqu'à l'intonation même de sa voix si douce. Elle m'adressa de légers reproches et me dit quelques particularités qui ne pouvaient être connues de personne que de moi. Emélie me sollicita de m'instruire dans la doctrine des esprits et me promit qu'un jour je serais très heureux par la rencontre que je ferai de ma moitié spirituelle, bonheur bien rare, ici bas...

Mélie a tenu sa promesse, ma Rose chérie j'en fus certain, le jour même où je te vis pour la première fois.

J'ai dès cette soirée, changé de manière de voir et de juger la vie. — J'ai étudié et beaucoup lu. Toutes mes petites économies, je les ai consacrées à me former une petite bibliothèque. Je me suis efforcé de réparer mes torts envers Mme Dupont et ses enfants. Celle-ci étonnée a voulu savoir pourquoi j'étais devenu si différent du passé.

« Je suis devenu un spirite sincère, comme votre bon mari, » lui répondis-je... Elle ne me fit plus d'autres questions, mais lorsque nous nous rendions aux séances avec M. Dupont, elle ne haussait plus les épaules, mais en embrassant son époux tendrement, elle nous souhaitait gracieusement une bonne soirée.

— Et Mélie vient-elle toujours ? demanda Rose.

— Oui, chère amie et elle approuve notre conduite, elle dit cela à mots couverts que seul avec M. Dupont, je comprends.

— Laurent, dit Rose, tu m'emmèneras avec toi aux séances plus tard, n'est-ce pas ?

— Certes oui, ma chérie, et puisque tu parais le désirer, je te donnerai à lire les œuvres d'Allan Kardec, pour t'initier à la doctrine....

La belle saison se passa ainsi, partagée par le travail de la semaine, les soirées en promenades d'une heure ou deux dans les squares et les journées du dimanche passées dans la banlieue de la capitale.

L'automne commença ; il fallut alors renoncer aux grandes promenades, mais peu importait, puisque dans un mois environ, ils devaient s'unir et toujours vivre sous le même toit, de la même vie !

Depuis leurs fiançailles, Laurent et Rose avaient établi à leur fenêtre réciproque un mode de correspondance : c'était simplement un petit linge blanc attaché comme un drapeau à une hampe de bois. Ils s'étaient convenus de se faire ainsi divers signaux pour se prévenir. C'était surtout lorsque Laurent était par son travail obligé de s'absenter de Paris pour quelques jours et que partant subitement, il ne pouvait en prévenir Rose verbalement (car ils s'étaient formellement interdits de s'écrire).

Laurent mettait par exemple le petit drapeau en berne, cela voulait dire : je voudrais te parler avant la sortie de l'atelier, Rose prenait alors un prétexte, elle allait dans la rue de Laurent qui la guettait et arrivait vite lui faire ses adieux ; ou bien encore si l'heure n'était pas propice, il enlevait entièrement le drapeau....

Rose disait alors : il est « parti » et regardait soir et matin, si le petit signal flottait de nouveau à la mansarde de son ami. Alors elle remettait à son tour son petit drapeau en signe de joie, souvent elle y épinglait un petit nœud de satin bleu, sa couleur préférée ; elle savait que Laurent, grâce à une longue-vue qu'il s'était procurée, pouvait distinguer ce détail bien qu'assez éloigné du toit où il flottait.

Rose fit de rapides progrès dans la doctrine spirite ; sa belle âme y trouva une nourriture abondante et son cœur déjà si bon, s'épanouit encore plus dans la divine charité. Elle devint encore plus douce, plus tolérante pour les nombreux défauts de ses compagnes de travail et malgré ses modiques ressources, elle trouvait moyen de soulager des infortunes autour d'elle.

Rose et Laurent étaient réellement les deux moitiés d'une même âme ; à eux deux, ils formaient une grande exception dans ce monde parisien toujours élégant et spirituel, mais tombé bien bas sous le rapport *animique* où le sens moral s'efface de jour en jour davantage des consciences...

Un jour vers midi et demi, le drapeau de Laurent fut mis en berne, Rose s'appêtait à retourner à l'atelier, mais ayant vu son ami le matin quelques minutes, ils avaient pris rendez-vous seulement pour le soir ; elle ne devait donc pas chercher à le rencontrer dans l'après-midi.

Qu'arrive-t-il encore, dit la jeune fille ; Laurent m'avait dit qu'il ne devait plus s'absenter de Paris, avant notre mariage... J'ai fait des rêves tristes cette nuit, j'ai dû prévoir ce départ... Elle se hâta de faire le même signal, pour prévenir qu'elle allait au devant de lui... Elle descendit promptement ses six étages et arriva au bas de la rue en même temps que Laurent...

— Chère Rose, lui dit celui-ci, je suis bien contrarié de te quitter de nouveau, mais M. Dupont est assez malade, il doit garder le lit et nous avons reçu un ordre de travaux du château de Versailles pour aller réparer les

toitures de Trianon qu'un cyclone a complètement détériorées. Ce sera assez long, vu l'ouvrage considérable qu'il y a à faire, j'emmène avec moi deux ouvriers et le petit Camille... Va, ma petite Rose, je vais mener bon train l'ouvrage, j'espère gagner ainsi au moins deux jours et revenir t'embrasser dans une huitaine.

— Combien je suis navrée de te voir partir, mon cher Laurent, dit Rose, j'ai fait cette nuit un si triste rêve, j'en suis encore toute saisie... s'il allait t'arriver malheur, les toits sont glissants déjà à cette saison, le danger augmente dans votre partie... et puis nous sommes si heureux, que cela fait peur de se séparer... et Rose pleura silencieusement...

— Voyons, fit Laurent, sois plus courageuse, c'est notre dernière séparation... Certes le patron, nous l'eût épargnée, s'il n'était sérieusement malade, le fils aîné est au service, et le second fils Léopold est, tu le sais, incapable d'un travail un peu dur, aussi il n'y a que moi qui puisse diriger ce travail considérable, allons, résignons-nous ma chère les bons esprits nous protégeront, mais ton rêve, ma Rose, ne menace-t-il que moi, au moins, dit tout à coup Laurent ?

— Je ne sais, mon ami, voici ce que j'ai rêvé. Je te voyais accourir de loin, vers moi, je me précipitais à ta rencontre, mais au moment de nous atteindre, un énorme catafalque se dressa entre nous... J'essayais de m'élever au-dessus pour te voir, mais lui grandissait sans cesse, enfin j'ai fini par t'apercevoir, tu étais évanoui dans les bras de ta nourrice. Je me suis alors éveillée, j'étais brisée et couverte d'une sueur froide. Aussi quand j'ai vu ton drapeau en berne, j'ai pensé que quelque chose nous menaçait.

Laurent sentit son cœur se serrer; il ne le dit pas à la jeune fille, mais lui aussi avait fait un songe analogue, et bien qu'éprouvant une tristesse inconcevable et un sombre pressentiment, il consola Rose de son mieux, la plaisantant même de sa crédulité exagérée, de sa superstition en des rêves souvent motivés uniquement par une indisposition passagère; enfin il promit d'être encore plus prudent que d'ordinaire dans son travail.

— Mais toi, chère enfant, dit-il, comme en une sorte de conclusion, évite de trop te fatiguer. Tu travailles beaucoup trop le soir à ta couture. Ton trousseau sera toujours suffisant et tu pourras le compléter à ton aise, quand nous serons ensemble, alors je te ferai la lecture pendant que tu travailleras. Nous passerons de bonnes soirées ensemble. Encore un mois, ma chérie... et les deux fiancés se firent leurs adieux agités mutuellement par de sombres pressentiments.

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Laurent au château de Versailles.

Malgré l'activité avec laquelle il avait poussé les travaux, il restait encore

au moins deux journées de travail. Laurent en était extrêmement contrarié, d'autant que les pressentiments qu'il avait eu en quittant Paris le poursuivaient sans cesse, ses sommeils tournaient au cauchemar ; bien qu'il fût fatigué, il ne pouvait jouir d'un repos réparateur. Aussi avait-il grande hâte de retourner à Paris revoir sa chère Rose, dont la présence chasserait de son esprit tous les papillons noirs qui y voltigeaient.

Dans la dernière nuit que Laurent passa au château, il eut un rêve douloureux, il se croyait revenu rue Rochechouart, il allait au devant de sa fiancée, quand il la vit accourir à lui toute blanche, le voile de mariée sur la tête et la fleur d'oranger en couronne sur ses beaux cheveux bruns. Il voulut la saisir par la main, mais voilà qu'un rideau de myosotis s'éleva de terre entre eux et la déroba à son étreinte. Il fit de vains efforts pour écarter les fleurs, elles s'épaississaient de plus en plus à chacune de sa tentative de refoulement. Enfin, il aperçut de nouveau Rose qui lui fit de la main un geste d'adieu, disant : *à toujours*.

Il se réveilla alors tout en larmes et crut entendre en ce moment murmurer son nom !

Je rêve donc encore, dit-il, tout éveillé, levons-nous, demain j'aurai le cœur net de toutes ces appréhensions.

Le lendemain en effet, il rentrait à Paris à une heure assez avancée de la nuit. Impatient, il regarda du côté de la mansarde de Rose, et naturellement il ne vit rien, tant la nuit était sombre et d'autant qu'une pluie glaciale tombait lentement sur Paris. Toutefois, il fixa son drapeau blanc à sa fenêtre, afin que la bien-aimée le vit dès la première heure ; puis il se coucha, mais c'est en vain qu'il fit des efforts pour dormir, il ne put trouver le sommeil tant il était tourmenté.

Aux premières lueurs de l'aube, Laurent courut à sa fenêtre, mais il ne vit aucun signal à celle de sa fiancée. Elle dort encore dit-il, et lui-même se recoucha. Une heure après, il fut de nouveau revoir si son signal avait été remarqué... Mais quel fut son étonnement et son angoisse de voir un lambeau d'étoffe noire flotter à la fenêtre de Rose. Il sentit alors un frisson glacial lui traverser tout le corps.

Un malheur est arrivé sûrement, dit-il... Mon Dieu, mon Dieu que peut-il donc lui être survenu !... et s'habillant à la hâte il se résolut à connaître la cause de ce signal d'alarme. Il se dirigea vers la maison qu'habitait son amie, pensant que vu les circonstances et leur prochain mariage, celle-ci ne pourrait le blâmer de venir chez elle sans sa permission.

En peu d'instant, Laurent la casquette à la main, demandait à la concierge la voix légèrement altérée, si Mlle Rose n'était pas encore sortie pour aller à l'atelier ; Mme César, en train d'absorber une énorme tasse de café au lait,

en compagnie de son gros matou aux yeux verts, fut très mécontente d'être dérangée dans son premier repas, aussi répondit-elle sans même regarder son interrogateur « .. Sortie ah bien oui la pauvrette c'est de ce monde ; qu'elle est sortie, il y a tantôt trois jours !

Laurent poussa un cri déchirant et chancelant sur ses jambes, il serait tombé de tout son long sur le carreau, si Mme César ne s'était retournée subitement et ne l'eût soutenu à temps !...

Ah ! mon pauvre garçon, dit-elle, que je suis donc fâchée de vous avoir dit ça, tout brutalement ; que diable, fallait dire que vous étiez un de ses parents à cette chère demoiselle qui était bien un ange et qui pour sûr est en Paradis à cette heure...

Laurent avait complètement perdu connaissance, Mme César lui fit respirer du vinaigre, lui tapa dans les mains, lui frictionna les tempes, lui dénoua sa cravate, fit enfin tout ce qu'elle put pour le rappeler à la vie.

La syncope dura plusieurs minutes, enfin Laurent ouvrit les yeux. Madame, dit-il quelqu'un habite-t-il la chambre de Rose ?

Mais non, mon bon Monsieur, je vous dis qu'il n'y a que trois jours que la pauvre fille est décédée et je ne le sais que d'hier au matin ; comme le terme est payé, nous n'avons pas encore à nous préoccuper tant que cela de la location. Et d'abord j'ai été chez les patronnes où elle a travaillé cinq à six ans ; elles dirent que c'était un enfant de l'hospice, qu'elle les avait quitté méchamment et qu'elles n'avaient point d'autres choses à répondre à mes questions. Voilà où nous en sommes nous attendons donc avec le propriétaire, pour voir si personne ne viendra réclamer son modeste mobilier.

Vous êtes bien sûre madame, interrompit le jeune homme que personne n'a pu s'introduire à votre insu ce matin, dans la chambre de Mlle Rose ?

Mme César, regarda Laurent pensant que la douleur l'empêchait d'entendre tout ce qu'elle venait de lui raconter.

Mais je vous répète que personne pas même moi, n'est entré depuis hier matin dans la mansarde.

Pourtant, insista Laurent, un petit drapeau noir a été hissé ce matin à six heures à la fenêtre ?

Allons donc, mon bon monsieur, c'est pas possible ! au reste, venez avec moi, et la concierge prenant dans un tiroir de sa commode la clef qu'elle avait retirée du casier de la locataire, précéda le jeune homme dans l'escalier.

La porte de la chambrette étant ouverte Laurent y pénétra le premier et la fenêtre entr'ouverte laissait voir le drapeau noir flottant tristement au vent du matin !

Mme César ouvrait de grands yeux stupéfaits.

Laurent était tombé à genoux et sanglotait à fendre l'âme ; la concierge s'assit sur une chaise fort émue elle-même et respecta la douleur du pauvre garçon en gardant le silence !...

Tout à coup la bonne femme jeta un cri : « tiens qui donc a pu écrire sur le poêle ainsi avec de la craie, puisque personne n'est venu dans la chambre ? »

Laurent se leva vivement et vit à son tour, en gros caractères et d'une écriture tremblée, ces simples mots si subjectifs : POUR LE PAUVRE GARÇON... A TOUJOURS !

Se tournant alors, vers Mme César, il lui dit : Madame, je vous remercie de m'avoir permis de constater que ma chère fiancée Rose est revenue ici après son décès pour me donner une preuve incontestable de sa survivance !

Mme César s'écria : « Quoi vous étiez son fiancé ? elle aurait bien dû me le dire qu'elle était fiancée ! Mais dame elle ne causait guère la demoiselle. Enfin voilà, c'est vous qui vous appelez Laurent pas vrai ? » Oui, madame, répondit-il ! « Alors c'est ça que pendant son délire, elle disait : Laurent, Laurent, mais pas plus au reste, la pauvre petite a perdu connaissance dès le premier jour et puis elle n'a pas traîné longtemps ! Mais quand à ce qu'elle soit revenue du ciel pour écrire ça, avouez que c'est fort ! »

Madame dit gravement le jeune homme, je suis spirite et ma fiancée l'était aussi ; pour nous la mort n'est pas la séparation... Permettez-moi de prendre ce petit morceau d'étoffe noire et le bois auquel il est attaché ! Je n'ai aucun droit sur ce que renferme cette chambre, mais je vais m'informer de l'emplacement de la sépulture de ma pauvre Rose afin de l'embellir de mon mieux. Adieu madame... Et serrant sur son cœur, la preuve évidente du souvenir de Rose, Laurent se rendit chez son patron.

Mme César eut de quoi raconter dans sa loge au moins pendant huit jours l'aventure du *drapeau noir*, ainsi que le phénomène de l'écriture directe.

Quelques commères lui affirmaient que ce n'était pas si extraordinaire, qu'elles le croyaient ; les spirites en racontaient bien d'autres et elles terminaient leurs interminables histoires en disant qu'il fallait bien reconnaître que les spirites de la classe ouvrière de leur connaissance, étaient tous de très braves gens, très bons, très charitables, sobres et serviables et ennemis des disputes et des cabarets. Faudra aller voir une de leur séance à Bati-gnolles, Mère César, au groupe de M. Duneau.

M. Dupont et sa famille en apprenant le malheur qui frappait Laurent prirent une part sincère à sa douleur. Ils lui aidèrent à faire les démarches nécessaires pour faire inhumer Rose dans un modeste tombeau que Laurent couvrit de myosotis, la fleur préférée de sa Bien-aimée !

ÉPILOGUE

Quelques années se sont écoulées depuis la mort de Rose ; Laurent lui est resté fidèle.

Le plus jeune fils de M. Dupont, Léopold, est mort et Mme Dupont a supplié Laurent de venir vivre avec eux. Elle le traite en véritable fils et le jeune homme travaille pour la famille. Il aime et soigne comme ses propres neveux les enfants du fils Dupont qui s'est marié un an après le décès de son frère.

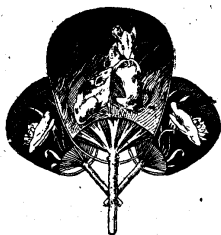
M. Dupont est perçu de rhumatismes qu'il a contracté en travaillant, aussi ne peut-il plus rien faire, si ce n'est que s'occuper quelques heures par jour des écritures de sa maison. Il se dit le plus heureux des hommes, car tous les siens travaillent et se portent bien. Son Laurent qu'il a toujours aimé comme un fils ne le quittera plus et tous ceux qu'il chérit sont devenus de bons spirites.

Mme Dupont est plus que ses enfants mêmes, dévouée à la grande famille d'Allan Kardec ; elle est toute fière d'avoir chez elle un groupe très suivi, où il se fait beaucoup de bien.

Laurent est devenu un excellent médium-voyant ; sa Rose chérie lui apparaît de temps à autre, mais lui en médium instruit ne provoque jamais ces apparitions. Il sait, car il s'est donné la peine de lire pour s'instruire, que les phénomènes de ce genre doivent forcément être assez rares, car les désincarnés ont comme nous des lois à suivre et des occupations qui les absorbent. De plus la fréquence de leurs rapports subjectifs avec les incarnés retarde leur avancement spirituel ou les obligent à rester dans notre atmosphère matérielle, ce qui leur occasionne souvent de la souffrance, surtout quand ils sont assez purifiés pour habiter une région astrale supérieure à celle qui enveloppe immédiatement notre atmosphère terrestre.

Fin.

Médium Mme Ernest Bosc.





LES VOIX DU TOMBEAU

L'OBSESSION DE L'AIMÉE

Oh ! quand tu me disais : « le premier qui mourra
Reviendra trouver l'autre et sera son bon guide.
Son esprit l'entourant comme une douce égide
A l'heure du péril toujours la secourra. »
Prévoiais-tu qu'un jour de son aile adorée
Ton âme frôlerait ma pensée et mon cœur,
Et que, toujours fidèle à sa tâche ignorée,
Elle les soutiendrait aux instants de rancœur ?

Pressentiment sacré de la vie immortelle,
Je te lisais au fond de son sourire aimé !
Maintenant, plein de foi je me dis que c'est elle
Qui vient m'envelopper de son souffle embaumé.
Elle vient se poser, colombe très-fidèle,
Sur les jardins fleuris de mon rêve d'enfant,
Et mon cœur réveillé se lève à l'olfactif
Des chansons qui le font monter à tire d'aile
Vers l'invisible asile où vit son doux esprit,
Qui, venant de l'espace en mystique hirondelle,
Veille sur moi depuis que l'au-delà le prit.

Oh ! viens, reviens encore effleurer de ton aile
Un cœur trop tôt sevré du lait de ton amour !
Cœur altéré de toi, quand donc viendra son tour
De s'échapper enfin de sa prison charnelle ?
Le monde où tu revis m'attire malgré moi ;
Dans le macabre essaim des fantômes sans nombres,
Mon esprit veut descendre et, sans frayeur des ombres,
Il te rejoint, drapé du manteau de sa foi.

Mais, attendant mon jour, je viens aux nécropoles
Pieusement fleurir ta tombe, au jour des morts,
Priant le Dieu clément de pardonner tes torts
Disant au Père une prière sans paroles.

Au bois des morts, rêveur solitaire, à l'endroit
Où repose ton corps, je viens t'aimer encore ;
Et, dans l'air embrasé qui souffle et me dévore
J'écoute frissonner ton âme qui me voit.

Paris, mars 1896.

JULIEN LARROCHE.

NÉCROLOGIE

N. S. E. S. Mme *Eulalie Auguste Catala*, nous annonce le décès de son estimé et vénérable mari, M. le Docteur-médecin *Auguste Germain Catala*, décédé à Toulouse, le 18 janvier 1896, dans sa 87^e année.

Bon et tolérant, spiritualiste convaincu, ce savant docteur fut un esprit droit et loyal, qui aimait le bien et le faisait sans ostentation.

Il doutait des rapports directs entre les vivants et les morts, mais il laissait son intelligente compagne, poëte et écrivain de race, s'occuper de cet ordres d'idées philosophiques, même éditer trois volumes remarquables ; l'un de poésie : *Gerbes et Glanes*, les deux autres intitulés : *Le Messie de Nazareth* et *Causeries spirites*.

A cet honnête homme, à cet esprit vaillant et érudit, notre meilleur souvenir.

A Mme Catala si digne et si courageuse, notre fraternelle sympathie.

M. *Lycurgue Kina*, ingénieur principal des charbonnages des Bouches-du-Rhône, officier d'académie, est décédé à Marseille, le 4 janvier 1896, dans sa 67^e année ; spirite réincarnationiste il disait en conversant avec des amis « Lorsque sur cette terre les épreuves nous accablent, levons les yeux au ciel où, pour toujours, nous nous réunissons ». Il ne cessait de parler du fluide vital qui anime les êtres de la création. Ce savant ingénieur améliorait sans cesse l'outillage des mines ; on connaît les essieux et roulages types Kina, à Gardanne et à Valdonne, ainsi que ses cribles mécaniques. Il a institué des caisses de secours dans toutes les mines, et fut l'un des deux promoteurs de la galerie à la mer, travail de génie et de hauts calculs qui assurera de grand approvisionnements de charbon en France et aux colonies et assèchera toutes les galeries minières complètement, des eaux pluviales et d'infiltrations, ce qui est penser aux mineurs ouvriers, dont les labeurs sont rudes et ingrats.

M. Kina est l'auteur d'opuscules et des travaux sur la météorologie qui lui valurent les palmes académiques ; on lui doit l'introduction du téléphone en France.

Tels sont les mérites de ce si intelligent grand travailleur, de cet ingénieur qui supportait toutes épreuves avec patience, résignation, une grande philosophie : de ce parisien émigré à Marseille, qui écrivit un livre intéressant, *Histoire d'un enfant du peuple*, celle de l'existence laborieuse de son père.

P.-G. L.

LES PERPLEXITÉS D'UN MÉDIUM CONSCIENCIEUX

La médiumnité qui est, assurément, un beau privilège, ne laisse pas de s'accompagner de certains inconvénients contre lesquels il est bon d'être prévenu. Nouveau venu dans un domaine tout hérissé de difficultés, on risque, ou de tomber dans une crédulité excessive, ou d'opposer aux communications une résistance qui, trop tenace et trop prolongée, en entraverait la marche normale et la libre spontanéité : dans les deux cas, on passe, sans la voir, à côté de la vérité.

La présomption est, en toute étude, un grave défaut. Ici, elle peut être un danger ; elle est, à n'en pas douter, une source de nombreuses et vives contrariétés. Ne sachant comment exactement se comporter ni vis-à-vis des phénomènes, ni vis-à-vis des intelligences qui les produisent, jouet de forces contraires et parfois malfaisantes, le but s'éloigne à mesure qu'on expérimente davantage. On se lasse, on se décourage, on renonce. Ah ! si l'on avait eu un guide sûr ; si l'on avait pu, dès le commencement, profiter de l'expérience acquise par d'autre ; si l'on avait connu les angoisses, les hauts et les bas, les phases diverses de la médiumnité, les espérances et les déceptions qui sont le lot de tous les médiums ; si, bien instruit, on avait su, toujours, se garder de l'orgueil spirituel, que de peines, d'ennuis et de douloureuses perplexités on se serait épargnés ! A ce titre, nous n'hésitons pas à recommander la lecture de la très vivante brochure : *Perplexités d'un médium consciencieux*. On y trouvera de sages conseils, des observations sûres, des suggestions dont chacun pourra faire son profit. Ceux qui savent déjà se rappelleront. Ceux qui ignorent apprendront. Nous y trouverons matière à réflexion. C'est un travail utile, bien écrit et bien pensé. Nul ne regrettera d'en avoir pris connaissance (1).

D. M.

LE PROBLÈME DU MAL

PAR AUGUSTE LEMAITRE (1).

Il se pose devant l'esprit humain un certain nombre de questions que nous ne résoudrons peut-être jamais, mais dont il est de toute impossibilité de se désintéresser. Telles sont, entre autres, celles de Dieu et du Mal. Trop grand pour que nous puissions l'embrasser dans sa plénitude, trop élevé pour que nous puissions nous hausser jusqu'à lui, Dieu n'en sera pas moins l'objet éternel de nos recherches et de nos prières.

(1) Librairie, 12, rue du Sommerard, Paris, prix : 0. fr. 25.

Ainsi en est-il du mal. Perdue dans la nuit des temps, son origine échappe à nos prises. Nous le constatons, nous en souffrons, il fait notre désespoir. Mais le comprendre, l'atteindre dans sa source, en donner une solution qui satisfasse tous les penseurs : là est l'irréductible difficulté. Et pourtant, nous nous acharnons à ce problème. Quel philosophe, digne de ce nom, pourrait ne pas se demander : Qu'est-ce que le mal ? D'où vient-il ? Qu'elle en est la raison d'être ? Quel homme assez dénué de sens pourrait ne pas prêter une oreille attentive aux réponses diverses données à ces questions ?

M. Auguste Lemaître qui est un esprit indépendant et tout ensemble un penseur libre et hardi, examinant à son tour ce sujet troublant, n'a pas craint de dire que l'auteur du mal c'est Dieu lui-même : affirmation qui, tout d'abord, choque et répugne, mais qui, regardée de près, à la lumière des raisons de l'auteur, apparaît bientôt moins paradoxale qu'il ne le semble à son simple énoncé. Quoiqu'il en soit, ce travail est de ceux qui font penser. On peut n'être pas, sur tous les points, d'accord avec l'écrivain, combattre un à un ses arguments, le prendre corps à corps, lutter avec lui de toute l'ardeur de sa conviction : mais cela même prouve en sa faveur. Aussi cette petite brochure est-elle à lire et à méditer. Elle fait réfléchir, elle remue des idées, et si elle n'est pas, hélas ! la solution définitive du problème, au moins en fait-elle voir quelques-unes des faces multiples sous un jour nouveau. Malgré l'aridité du sujet, sa lecture est facile et attrayante. D. M.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRÉ

Publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIX^e siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre. Les trois premiers volumes du *Dictionnaire encyclopédique universel*, renferment les lettres A-B-C-D.

Ils contiennent des articles suffisamment étendus d'une extrême simplicité, d'une clarté et d'une précision parfaites et qui donnent à tout le monde la facilité de se mettre promptement au courant des questions les plus diverses dans toutes les branches des connaissances humaines, et pour se remettre en mémoire toutes les matières qui intéressent ou qu'on est appelé à traiter. Il formera deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine.

On peut souscrire à l'ouvrage, reçu *franco* à l'apparition de chaque série, en adressant de suite cinq francs et en continuant d'adresser la même somme chaque semestre à l'éditeur E. Flammarion, 26, rue Racine.



UN AVERTISSEMENT INATTENDU

Une dame du meilleur monde de Rio-de-Janeiro, avait un fils qui faisait ses études à l'école de droit de Saint-Paul. Dans une tendre lettre, l'absent venait de la rassurer sur le parfait état de sa santé ; elle s'en réjouissait la nuit, en attendant le sommeil, à côté de son mari qui dormait profondément, quand le bruit d'un bougeoir en argent, tombant de la table de nuit sur le parquet, attira son attention.

Prise de peur à l'idée que quelqu'un pouvait s'être introduit dans la chambre, elle réveilla son mari, qui, voyant le bougeoir à la place où on l'avait mis, ne manqua pas de plaisanter sa femme sur la frayeur qu'elle avait eue.

A peine venait-il d'éteindre de nouveau la bougie, que le même bruit, alors plus fort et très distinct, les faisait sursauter.

Cette fois, le mari fut forcé d'avouer *qu'il y avait quelque chose*.

Cependant, à la clarté de l'allumette qu'il fit prendre, il fut fort surpris de voir que le bougeoir se trouvait toujours sur la table de nuit.

Après avoir passé en règle l'inspection de la chambre, le mari se recoucha et tous deux parvinrent enfin à s'endormir.

Tout à coup, la femme se réveillait en pleurs et mettait sur pied toute la maison, soutenant qu'elle avait parfaitement senti la main de son fils lui caresser les cheveux, et que celui-ci devait être mort.

Le lendemain, ou le surlendemain, le vapeur de Santos lui apportait la nouvelle de la mort subite de son enfant, décédé à l'heure où elle avait entendu tomber le bougeoir.

Ce fait, tout récent, a été relaté par quelques journaux brésiliens.

M. T. DE MAGELLAN.



BULLETIN DES SOMMAIRES

DES REVUES ET JOURNAUX SPIRITUALISTE OU QUI ÉCHANGENT

AVEC NOTRE REVUE

Le Messager (Liège). Magnétisation de Varia (suite). — Les mystères de la médiumnité (suite et fin). — Encore les esprits perturbateurs. — Un rêve prophétique.

Le Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). Progrès, J. BOUVÉRY. — Photographie de l'invisible, LEBEL. — Une conférence à Anvers, LÉON LAUREYS. — Tribune du magnétisme, D^r GASTON DE MESSIMY.

L'Humanité intégrale (Paris). La Genèse immortaliste, EMILE DI RIENZI. — Congrès de l'humanité, AMO. — Révolution d'amour, CAMILLE CHAIGNEAU. — Ballade de l'humanité intégrale, C. CHAIGNEAU.

Le Phare de Normandie (Rouen). Discours de rentrée de M. le substitut MAXWELL à la Cour d'appel de Limoges, sur le mysticisme contemporain et le droit pénal. — Photographie transcendante, ALBERT LA BEAUCIE. — Dictée médianimique : Un fils à ses parents, VICTOR MAUFRAS. — L'idée religieuse et le spiritisme. — A travers les temps passés. Rêve prophétique, M. S. — Conférence au Havre par LÉON DENIS.

La Vie d'outre tombe (CHARLEROY). La médiumnité : Conférence par Mme ELISA VAN CALCAR. — Une soirée troublante ; Une table qui parle ; Révélation inattendues : Les esprits de deux mortes ; Pas de supercheries. — Le pressentiment, A. DEWYGART. — L'envoûtement. — Eusapia Palladino. — Une statue hantée.

La Lumière (Paris-Auteuil). Les impassibles du nouveau spiritualisme, HAB. — Connaissance du passé et prévision de l'avenir, D. LUX. — Lumière ZRILEUS. — Les paroles d'un croyant, voyant et prophète, LUCIE GRANGE. — A propos du livre d'Aksakof sur Animisme et spiritisme, par le D^r LUX.

En Paix universelle (Lyon.) Fête de l'anniversaire d'Allan Kardec. —

Progrès, J. BOUVÉRY. — Evolution de l'art de guérir, d'ENVIEUX. — Les cures magnétiques, A. BOUVIER. — Jeanne d'Arc et le Spiritualisme moderne — Causerie du D^r H. Silvestre.

La Curiosité (Nice). Préface du voyage en Astral par J. MARCUS DE VÈZE. — Voyage en astral, ou vingt nuits consécutives de déglacement conscient (suite), M. A. B.

L'Ame (Avignon). Sociologie, Premiers principes, Ch. Barlet. — Deux poésies de J. P. Clarens : Illi Robur et Dernier baiser. — L'Eglise invisible, étude sur les prophéties et les secrets du nouveau testament, René Caillié. — Plusieurs communications obtenues par Mme C. G.

Le Progrès spirite (Paris). Divers articles à propos des Conférences de M. LÉON DENIS sur Jeanne d'Arc et le spiritisme. — Médecine mystique, D^r F. ROZIER. — Larmes du cœur, poésie de LAURENT DE FAGET. — Communications.

La coopération des idées. Nouvelle revue mensuelle de sociologie positive, M. DEHERME, 17 rue Paul-Bert, Paris. — Le prix d'abonnement n'est pas fixé, le service est fait aux souscripteurs quelle que soit la somme souscrite.

Le Lotus Bleu (Paris). N^o de mars. Aux lecteurs de la VII^e année, La Doctrine secrète, par H. P. BLAVATSKY. — Observation sur l'article de M. Lecomte, par le D^r PASCAL. — Le plan astral. — Matérialiste et théosophe. — Demandes et réponses. — Sur la lumière d'Egypte. — Glossaire théosophique. — Le vingtième anniversaire de la Société théosophique.

Il Vessillo spiritista à Milan : Remerciement. — Avis important. — Nouvelles adhésions à l'Union Kardechiennne. — La Rivista di studi psichici, les rayons Raëntgen et les photographies spirites. — Echo du spiritisme dans l'Inde. — Maladies

causes et soins. — Notes au sujet de la communication sur la grandeur de l'éternité. — De la magie. — Opinions sur la médiumnité d'Eusapia Paladino (suite et fin). — Le parlement des religions (suite et fin). — Le professeur Okorovicz et le périsprit.

Revue de la France Moderne (Paris). Sonnet d'Olmedo, à la mort de sa sœur, par VICTOR M. RENDON. — Les Myrtes sont flétris! charmante saynète, par EDMOND COZ. — CAUSERIE SPIRITE, par ISMALA; nous souhaiterions que tous nos frères en croyance pussent lire cet excellent article. (N° de mars 1896.) — Pour Suzanne (suite et fin), JEAN BARANCY. — La forêt, son utilité et son rôle, par GABRIEL PRÉVOST. — Ténèbres, courte histoire, bien triste, trop réelle, par EGGY. — Un peuple invisible, E. BELESSEY DE RAYMOND. — Le reste du numéro est consacré aux nouvelles mondaines.

La Revue des Revues (Paris). Comment on devient fou en Allemagne, par KRETZSCHMAR. — Les héros de Zeitoun, par CHAVARCHE ANTEORTE (illustré). — Les peintres, HERBERT SPENCER. — Les cerfs-volants, une science nouvelle, D^r L. CAZE (illustré). — L'art dans les dentelles (illustré). — Les cités déchuës souvenirs de Hué, capitale de l'Annam, JULES BOISSIÈRE. — Lettres inédites de la reine Marie-Louise. — Les galériens et les galères du roi (sous Louis XIV,

M. BÉRARD. — Lavater et Goethe (documents inédits).

Nous avons reçu le 6^e numéro de la 5^e année de l'intéressante *Revue d'Etudes psychologiques* de Madrid, *La Irradiacion*, qui publie un extrait des expériences d'Aksakof et un article qui a rapport à la Magie de Rouxel, et les remarquables phénomènes d'apparition d'esprits en Pologne.

Dans son bulletin se publie : *Le Combust d'un Esprit*, ou luttes d'un esprit pendant ses existences diverses, relation obtenue médianimiquement par Isabelle de Porto-Rico. En vente : rue Abada 24, Principal, à Madrid.

Nouveautés reçues

Reçu de Barcelone, une feuille périodique mensuelle et gratuite « RAYON DE LUMIÈRE » tirée à dix mille exemplaires; cette revue s'occupe de psychisme, magnétisme, hypnotisme, spirisme, orientalisme, phrénologie, graphologie, sociologie, hygiène, astronomie populaire, psychologie expérimentale, littérature spiritualiste, etc. Toutes nos félicitations pour cette louable entreprise.

PRIÈRES MERVEILLEUSES pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales, par l'abbé JULIO, successeur de JEAN SEMPÉ. 2 fr. — *La vie et les œuvres de maître Arnaud de Villeneuve*, par MARC HAVEN, docteur en médecine. 5 fr.

THERAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE, règles de l'application du magnétisme à l'expérimentation pure et au traitement des maladies : spiritualisme, son principe et ses phénomènes, par le baron DU POTET, un seul exemplaire relié; grand in-8°, 540 pages. 20 fr.

LE MONDE OCCULTE ou mystère du magnétisme et tableau du somnambulisme à Paris, par Henri DELAAGE, précédé d'une introduction sur le magnétisme par le père Lacordaire, un seul exemplaire. 5 fr.

Histoire de la DÉMONOLOGIE et de la SORCELLERIE par Sir WALTER SCOTT, en deux volumes, traduits en français par A.-J.-B. Defauconpret. 8 fr.

Le Gérant : H. JOLY.